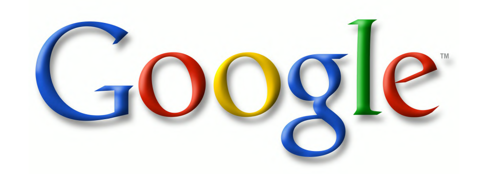
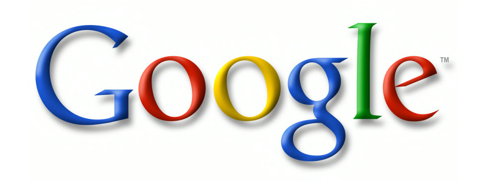



Google





Culling Chas. Smith



The signature on each titlepage is that of Lady Anne Culling-Smith, née Wellesley, 1768-1844 only sister of Arthur first Duke of Wellington.

Blaunet

50.

Anne Colling Smith

ÉMILIE
DE VARMONT,

OU

LE DIVORCE NÉCESSAIRE,

ET LES AMOURS

DU CURÉ SÉVIN,

Par l'Auteur de FAUBLAS.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez BAILLY, Libraire, rue S. Honoré,
vis à vis la Barriere des Sergens,
Et chez les Marchands de nouveautés.

1791.

ÉMILIE DE VARMONT,

OU

LE DIVORCE NÉCESSAIRE,

ET

LES AMOURS DU CURÉ SÉVIN.

DOROTHÉE DE VARMONT A ÉMILIE DE VARMONT.

Du Couvent de la Providence, ce 11 mai 1782.

PLEURE fur moi, ma chere Emilie, pleure fur nous, tu n'as plus de fœur! ta fœur ne tient plus au monde que

par ſes regrets, par ſes regrets qui dureront autant que ſa vie.

C'eſt ce matin..... Dieu! il me ſemble qu'il y a déjà un ſiecle..... un ſiecle de douleurs...... Oui, ce matin même j'ai pris le voile : l'éternel ſacrifice vient de ſe conſommer.

Et ce n'eſt pas ſans de cruelles intentions que le jour même où notre pere rendoit les derniers ſoupirs, ſa veuve, qui ne mérite plus que je lui donne un autre nom, te faiſoit arracher du couvent où nous pouvions du moins gémir enſemble, ma chere Emilie; il falloit nous ſéparer pour nous affoiblir : toutes deux réunies, nous ſerions demeurées trop fortes. Ce n'eſt pas que je m'aveugle au point de me perſuader que tes conſeils courageux m'auroient ſuffiſamment protégée contre les emportemens de notre ennemie, & ſur-tout contre moi;

même; contre moi qui, ne pouvant en aucune rencontre triompher ni de ma timidité ni de mon effroi, n'ai jamais vu la femme de mon pere, que pour gémir ou frissonner devant elle. Va, je le sens bien, d'un mot, d'un regard, Madame de Varmont eût toujours fait évanouir mes résolutions les plus fermes; tôt ou tard, malgré tes efforts, & sous tes yeux même, elle fût parvenue à trainer sa victime aux pieds des autels. Mais alors ma profonde infortune m'auroit offert un puissant motif de consolation : le jour de mon oppression seroit devenu celui de ta délivrance. Eh! comment la trop juste répugnance que t'inspire cette vie d'ennui, d'indolence & d'abandon, qu'ils ont appellée *la vie religieuse*, ne se seroit-elle pas tournée en une véritable haine, lorsque tu aurois été témoin du désespoir qui saisit

la misérable Dorothée, à l'heure où il fallut qu'elle s'immolât? Et si quelque jour ils étoient parvenus à te faire seulement essayer ces vêtemens sinistres, cet habit mortuaire, auxquels tu as vu ta sœur condamnée pendant un an; hélas! & pour toujours! s'ils y étoient parvenus, par quels moyens cependant m'auroient-ils jamais forcée à prononcer ces derniers vœux que malgré mon cœur ma bouche a murmurés, & que mes sourds gémissemens ne t'auroient peut-être pas permis d'entendre?

Elle étoit là, pourtant, cette femme qu'on dit être..... ta mere & la mienne? elle ne l'est point. Nous a-t-elle nourries? nous a-t-elle élevées? Sa haine au contraire n'a cessé de nous éloigner & de nous poursuivre. C'est pour son fils, seulement pour son fils, qu'elle a réservé son lait, ses soins,

ses tendresses........ dont je le crois digne.

Ma chere Emilie, crains ton frere; à peine il a vingt ans, & déjà son cœur est sans pitié, ses yeux n'ont plus de larmes. Croirois-tu qu'il étoit à cette horrible fête? il est venu recevoir le sacrifice d'une sœur! il l'a reçu d'un air tranquille! les voûtes du temple ont un moment retenti du bruit de mes sanglots; j'ai vu des étrangers s'attendrir, ma mere elle-même a pâli : le jeune homme ne s'est point ému. Grand dieu, ses destins m'épouvantent! quel avenir lui gardes-tu? pour quels crimes est-il né?

Que cette image de mes plus vives douleurs te soit toujours présente, ô ma chere Emilie : qu'elle entretienne constamment tes plus vives inquiétudes. Ne l'oublie pas, que le sort qui m'accable est celui qu'ils te pré-

parent. Je ſais bien que tu n'es pas autant que moi foible & craintive. Tu repouſſeras, je l'eſpere, leurs coupables ſollicitations, & leurs inhumaines prieres, & leurs odieuſes menaces; mais c'eſt contre leurs artifices que j'ai cru néceſſaire de te prémunir. Je les juge capables d'eſſayer le plus lâche de tous. Emilie, s'ils te diſent, s'ils oſent te dire que Dorothée vit tranquille ou contente, montre-leur cette lettre baignée de mes pleurs & ſignée de mon ſang.

MADAME DE VARMONT A ÉMILIE DE VARMONT.

Paris, ce premier mai 1782.

VOTRE ſœur a pris, il y a quelques jours, le ſeul état qui convînt à ſa fortune & à ſes parens : vous ne

tarderez pas à suivre un si bon exemple.

J'en suis tellement persuadée, que je viens de renvoyer tous vos maîtres. Je n'ai pas cru qu'une religieuse eût besoin de danse, ni de musique; je ne pense pas qu'il lui soit plus nécessaire de posséder à fond la science des langues étrangeres; & quant à votre langue naturelle, vous en savez plus qu'il n'en faut pour prononcer des voeux.

J'enverrai dans la matinée de demain chercher la plus grande partie de vos hardes. Votre pere se plaisoit à vous inspirer le goût du luxe & des idées de coquetterie dont il faut absolument vous défaire. D'ailleurs, à quoi vous serviroit maintenant une aussi belle garde-robe? Vous allez, dans huit jours au plus tard, porter l'habit de novice. Si par hasard c'étoit un

parti qui vous répugnât toujours, ce n'eſt pas moi qu'il faudroit accuſer de vous l'avoir fait prendre : vous ne devriez vos reproches qu'à la mémoire de M. de Varmont, dont les folles diſſipations ont tellement altéré la fortune, que ce qui m'en reſte ne ſuffira qu'à peine à l'avancement de mon cher fils, de cet intéreſſant jeune homme, qui eſt l'unique conſolation de ſa mere, l'unique eſpérance de ſa maiſon. Cependant votre ſœur & vous ne ceſſiez d'affecter pour votre pere une eſpece d'idolâtrie. Au reſte, pourquoi m'en étonnerois-je ? Il étoit tout ſimple que vous l'adoraſſiez, puiſqu'il faiſoit le tourment de ma vie.

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, Mademoiſelle. Je vous connois raiſonneuſe, indocile, opiniâtre ; mais ſongez que le tyrannique pouvoir de

votre

votre pere vient de finir avec lui, que maintenant je commande, & que je veux être obéie.

ÉMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Du Couvent de la Providence; Paris, ce 17 mai 1782.

VOILA, ma chere Dorothée, la lettre que ma mere m'a fait remettre au parloir, ce matin; je me hâte de te la faire passer, puisque mes deux dernieres te sont parvenues par la voie que tu m'as indiquée, & puisque ce moyen de correspondance te paroît sûr.

Les cruels ordres de ma mere ne m'ont point étonnée; mais je n'ai pu me défendre d'une grande surprise en reconnoissant la personne qui me les apportoit. C'étoit M. Bovile, ce

jeune homme d'une taille élevée, d'une figure noble, d'un maintien fier, celui que mon pere appelloit son éleve, celui qu'il nous amena quelquefois, celui dont il se plaisoit singuliérement à raconter les exploits au retour de sa derniere campagne. Ah! lui ai-je dit, de quelle commission l'on vous a chargé, vous, Monsieur, vous, l'ami de mon pere! Pensez-vous qu'aux derniers momens de sa vie, il eût appris sans douleur qu'on se hâteroit d'ouvrir auprès de sa tombe celle de ses filles? je vous entends, m'a répondu M. Bovile, & avant tout je desirois vous entendre. Mademoiselle, rendez-moi la justice de croire qu'à la premiere nouvelle de la maladie de M. de Varmont, je n'ai rien négligé pour qu'on me laissât partir de Brest, où me retenoient les devoirs de ma place. Je suis arrivé

trop tard pour embraſſer votre reſpectable pere, trop tard pour ſauver votre ſœur aînée, mais du moins aſſez tôt pour vous défendre.

Ma chere Dorothée, il m'a quittée ſans s'être expliqué davantage.

LA MÊME A LA MÊME.

19 mai 1782, 11 heures du matin.

ÉCOUTE, il eſt revenu ce matin; apprends l'étonnante déclaration qu'il m'a faite :

Je viens vous demander, Mademoiſelle, ſi vous aimez encore mieux vous marier que de vous faire religieuſe, & ſi vous ne ſentiriez pour ma perſonne aucun éloignement? C'eſt là tout ce que je puis attendre de vous; j'ai ſi rarement joui du bonheur de vous voir, & je vous ſuis ſi peu connu!

mais ce que je dis de moi par rapport à vous, Mademoiſelle, je dois le dire à peu près de vous par rapport à moi. Vous affirmer que je vous adore, ce feroit vous faire un menſonge que vous ne croiriez pas. La vérité eſt que tout ce que votre jeuneſſe & votre infortune doivent cauſer d'intérêt, je le reſſens. Sans doute vous êtes faite pour inſpirer un ſentiment plus vif; il eſt vraiſemblable qu'un jour je l'éprouverai : néanmoins ce n'eſt pas une choſe à laquelle je puiſſe m'engager d'avance. Tant de femmes, peut-être auſſi belles que vous, n'ont jamais fait de paſſions & n'en ont pas été moins heureuſes ! Tout ce que je puis donc vous promettre, ſi mes offres ne ſont point rejettées, c'eſt que telles épouſes qui ſe croient idolâtrées auront moins que vous à ſe féliciter des procédés de leurs maris ; c'eſt que ma

femme sera toujours, après ma patrie, l'objet de mes plus vives sollicitudes.

L'homme extraordinaire qui me parloit ainsi, venoit de se lever; & moi, Dorothée, plongée dans un étonnement qui ne pouvoit se comparer qu'à mon embarras, je l'écoutois encore, lorsqu'il ne me parloit plus. Après quelques instans de silence, il reprit :

Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir vous laisser que quelques heures pour délibérer; mais le temps presse, mon vaisseau m'attend, la guerre m'appelle. Réfléchissez jusqu'à ce soir; ce soir je viens chercher votre réponse : si elle est favorable, je cours aussi-tôt chez Madame de Varmont que je détermine; demain je vous épouse, après-demain je pars.

Il m'avoit saluée, il s'en alloit, il est revenu.

Et n'allez pas renvoyer à la fin de la campagne l'exécution de mes projets. Mademoiselle, je ne vous le cache pas, le métier que je fais est périlleux. Croyez-moi : ne confiez pas aux hasards de ma vie le repos de la vôtre. Qui pourroit vous y décider ? La bienséance ? Elle seroit déplacée ; elle est parfaitement inutile. Tranquillisez-vous : jamais je ne serai tenté de penser que vous étiez pressée de vous marier ; mais je vous demanderai la permission de croire que vous étiez pressée d'être libre. Adieu, Mademoiselle, à ce soir.

Dorothée, ma chere Dorothée, conseille-moi. Que faut-il que je lui réponde ? Il me semble que je ne devrois pas balancer ; pourtant j'ai besoin d'être soutenue.

DOROTHÉE A ÉMILIE DE VARMONT.

19 mai, 2 heures après-midi.

EMILIE, ſi ma mémoire ne me trompe pas, mon pere lui a rendu quelques ſervices, à ce M. Bovile; mais comme il s'acquitte aujourd'hui? Qu'y a-t-il d'honnête & de bon que tu ne doives attendre d'un homme capable de payer avec une générofité ſi délicate le prix des bienfaits? Accepte; Bovile mérite une grande récompenſe: qu'il obtienne Emilie. Accepte; ton bonheur adoucira mon infortune.

BOVILE A Madame D'ETIOLES.

19 mai 1782, 7 heures du ſoir.

OUI, ce Bovile que vous avez tant aimé,.... pardonnez, Eléonore,

voici la premiere fois que j'ofe vous affliger d'un fouvenir qui ne vous fera plus rappellé ; ce Bovile qui brûloit de vous obtenir, & qui vous eût fans doute obtenue, fi jamais un pere accordoit fa fille à quiconque fait la mieux mériter par l'amour le plus vif à la fois & le plus refpectueux ; ce Bovile à qui fon défefpoir penfa coûter la vie quand on vous jetta dans les bras d'un autre ; ce Bovile que vos ordres toujours refpectés purent feuls, après un tel malheur, déterminer à vivre, mais qui avoit juré de vivre célibataire, afin de pouvoir toujours, fans diftraction, adorer du moins votre image ; ce Bovile va fe marier.

Je crois vous avoir écrit hier que ma prétendue eft charmante : pourtant vous devez mieux que perfonne concevoir que ce n'eft pas là ce qui me détermine. Je fais d'ailleurs, & quelle

vérité ne peut-on pas vous dire, à vous, Eléonore, qu'aucune vérité ne peut atteindre ſi elle n'eſt honorable & flatteuſe ? je ſais qu'il n'y a rien de plus trompeur que la phyſionomie d'une jeune fille ; je ſais que la plus belle femme eſt rarement la meilleure, & que, celle-ci fût-elle la meilleure parmi les plus belles, je ne devrois pas encore, ſans quelque défiance de moi-même, me marier dans un pays où les liens de l'hymen ſont frappés d'une indiſſolubilité vraiment effrayante. Je ne me diſſimule pas non plus qu'il faudroit au moins ſe connoître avant de prendre un engagement que la mort ſeule peut rompre. Néanmoins tout me dit que je fais une choſe louable en précipitant mon mariage avec cette inconnue, qui eſt la fille de mon bienfaiteur, & que j'arrache au mau-

vais fort qu'on lui prépare. Or, une chose bonne en soi peut-elle jamais causer des regrets amers? Supposons qu'il ne soit pas impossible que cette femme ait un jour de mauvais procédés pour moi? Alors, pour me consoler & me justifier, je n'aurai seulement qu'à me rappeller le souvenir des motifs qui, dans le temps, ne me laisserent la liberté ni du choix, ni de la réflexion. Quel bonheur, au contraire, quel bonheur pour tous deux, quelle source inépuisable de jouissances, si je rencontre en elle les vertus que j'ai droit d'en attendre, si je trouve la plus douce récompense de mes imprudens sacrifices dans leur objet même! Puis-je d'ailleurs, dans cette grande occasion, m'abandonner à des considérations personnelles? Ai-je le droit de délibérer, quand il faut remplir un

devoir ? Et puis, ſeroit-ce donc pour la premiere fois que l'égoïſme auroit conſeillé l'ingratitude ?

Eléonore, ni vous ni moi ne l'oublierons, qu'un préjugé ridicule & décourageant me condamnoit à languir dans l'obſcurité d'un grade inférieur où je ſerois mort preſque inutile à ma patrie. Un galant homme ſut diſtinguer mon foible mérite, & ne s'informa pas de ma naiſſance. Ceux de mes officiers qui n'étoient que nobles, voulurent empêcher que je ne devinſſe leur égal. Il me fit leur ſupérieur ; il m'éleva malgré les préjugés, il me ſoutint contre l'envie. Se rendoit-il donc aux lâches conſeils de l'intérêt perſonnel, lorſqu'il s'attiroit pour moi l'inimitié de pluſieurs hommes puiſſans & le blâme de ſon corps ? Le courage qui le portoit à ne point m'abandonner à mes ennemis, eſt-il moins grand que ce-

lui qui me feroit épouser sa fille ? Eléonore, c'étoit un homme supérieur à son siecle, ce M. de Varmont. Malgré les haines particulieres, notre marine va le regretter. C'est moi, sur-tout, c'est moi qui l'ai trop tôt perdu. Je lui dois ma fortune, mes talens & ma gloire. Je lui dois l'inespéré bonheur d'avoir, quoique jeune encore, rendu d'importans services à mon pays.

Je cours chercher la réponse d'Émilie.

LE MÊME A LA MÊME.

19 mai, 11 heures du soir.

Sa réponse a été courte & simple : si vous connoissez quelques moyens de décider ma mere à me laisser vivre dans le monde, Monsieur, j'y vivrai pour ne m'occuper que de votre bonheur.

heur. Aussi-tôt j'ai volé chez Madame de Varmont ; son fils étoit avec elle ; aux premiers mots que j'ai dits, tous deux ont paru stupéfaits. Le jeune homme m'a demandé avec hauteur si j'étois noble ; j'ai répondu : oui, les ennemis de l'état me connoissent & me craignent. La mere m'a protesté, d'un air dédaigneux, qu'il lui importeroit assez peu que le mari de sa fille ne fût qu'un roturier ; mais ignorez-vous, Monsieur, a-t-elle ajouté, que je suis loin de vouloir dépouiller mon fils ?... — Je ne demande rien pour la dot de sa sœur, Madame ; & même, afin de vous tranquilliser tout-à-fait sur ce point, je consens à reconnoître que vous m'avez donné pour Mademoiselle votre fille, en avancement de succession, la somme de... — deux cent mille écus ? s'est hâté d'interrompre le généreux frere. — Deux cent mille écus ;

ſoit. Madame de Varmont a repris d'un air encore plus étonné qu'auparavant : feroit-il poſſible que vous fuſſiez ſi follement épris de cette petite Emilie? — Je ne ſuis point follement épris ; mais je me rappelle que cette enfant n'étoit pas deſtinée à la ſolitude du cloître. Son pere.... — Son pere ! s'eſt-elle écrié ; périſſe ſa mémoire & tout ce qui pourroit me le rappeller ! — Quoi ! des malédictions contre un époux ! Quel crime a pu le lui mériter? — Quel crime? deux filles me ſont nées de lui. — Grands dieux !... Mais ne vous a-t-il pas auſſi donné ce fils qui vous eſt ſi cher? — Mon fils.... Monſieur, de quel droit m'interrogez-vous? Prétendez-vous m'arracher mes ſecrets? Peut-être qu'un jour on pourra les ſavoir : juſques-là, j'entends qu'ils ſoient reſpectés. — Je ne venois pas pour les pénétrer, je venois vous de-

mander Emilie. — Non, qu'il en soit de celle-ci comme de l'autre. Qu'un obstacle éternel nous sépare. L'excellent jeune homme a cru devoir encore interrompre sa mere. Madame, si pourtant M. Bòvile reconnoît qu'il a reçu deux cent mille écus, je vois que le plus grand inconvénient de ce mariage s'évanouit. Fort bien, lui a-t-elle répliqué d'un air irrésolu, mais elle vivroit dans le monde. Je serois exposée au tourment de la voir! Mon indignation étoit à son comble. Dieu m'en garde! m'écriai-je. Jamais, jamais je ne vous exposerai à ce tourment-là. — Quelle assurance m'en donnerez-vous? — Toutes celles qui vous pourront convenir. — Vous consentiriez que votre femme vécût dans une terre étrangere? — S'il le falloit absolument. Si vous l'exigiez. — Je l'exigerois. — Eh! bien, je vous donne

ma parole que votre malheureuſe fille quittera ſa ville natale après-demain, & ſa patrie ſous huit jours. — Pour n'y jamais revenir? — J'ai trop bien entendu que telle eſt votre intention. — Qui me garantira l'effet de vos promeſſes? — Un engagement par écrit, & une obligation de cent mille écus ſi j'y manque. — Qu'on aille avertir le notaire.

Pendant ce terrible entretien, le jeune homme baiſoit les mains de ſa mere; l'homme de loi eſt arrivé, nous avons ſigné les deux actes.

Eléonore, vous devez me plaindre & m'applaudir : quand cette lettre vous parviendra, je ſerai marié.

MADAME D'ETIOLES A BOVILE.

Tours, le 24 mai 1782.

QUELLE femme assez insensible aux charmes des belles actions, pourroit ne pas approuver la vôtre, généreux Bovile ? Dans un autre homme je l'aurois admirée ; elle ne m'a pas même étonnée puisqu'elle est de vous. Que je plains ce jeune Varmont ! Qu'il est déjà puni de sa haine pour l'intéressante Emilie ! Comme il feroit vraiment heureux, s'il n'avoit pas un cœur dénaturé ! Par combien de motifs absolument contraires tout autre frere à sa place se feroit applaudi de vous voir épouser sa sœur !

Quelle mere aussi, que cette Madame de Varmont ! Heureusement la

nature n'en fait pas fouvent de femblables.

Vous venez, Bovile, de me caufer, fans le vouloir, un grand chagrin. Recevez ma confidence; car je ne veux vous cacher de mes peines que celles qu'il ne m'eft pas permis de dire.

Ce jeune Varmont paffe pour un mauvais fujet, je ne l'ignorois pas; mais j'étois loin de le croire auffi méprifable. Eh bien, l'aîné de mes freres eft fon ami. J'en fuis inquiete. Murville a fans doute le cœur excellent; mais feroit-il le premier que des liaifons dangereufes auroient corrompu?

J'ai une grace à vous demander: Murville eft dans la marine comme vous; il doit vous être facile de le rencontrer. Cherchez-le, faites connoiffance avec lui. Dès que vous pourrez, par l'exemple de vos vertus, le

défendre contre les conſeils de votre beau-frere, je ſerai tranquille.

Votre beau-frere !.... Déjà ! déjà vous êtes marié ? ...... Ah ! puiſſe cette union vous offrir le dédommagement.... Ah ! ſoyez heureux autant que je ſuis.... contente de vous. Je pleure.... Bovile.... Bovile, c'eſt d'attendriſſement.... c'eſt que vraiment je me ſens pénétrée de l'eſtime.... adieu, ſoyez heureux.

ÉMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Breſt, 28 mai 1782, 5 heures du ſoir.

O DIEU ! Dieu tout puiſſant, qui liſez dans les cœurs, vous ſavez que nous n'avons pas mérité ſa haine.

Dorothée, ma chere Dorothée, elle a voulu que je quittaſſe la France, que j'abandonnaſſe ma ſœur, que

mon exil & notre féparation fuffent éternels.

Je ne l'ai fu que tout-à-l'heure, à ce moment critique où nous allions nous embarquer. Preffé de mes follicitations devenues plus vives, mon mari n'a pu me cacher plus long-tems cette.... cette horreur.

Vois cependant comme une imagination bleffée s'environne de fantômes perfécuteurs. Je venois de recevoir cette affreufe nouvelle; plongée dans un accablement profond, je reftois acoudée fur ma fenêtre & je pleurois. Un jeune homme arrêté dans la rue, en face de notre auberge, m'a regardée avec tant d'attention, qu'il s'eft un inftant attiré la mienne. Dorothée, j'ai cru reconnoître mon frere, & j'ai failli m'évanouir. Mes yeux néanmoins fe font machinalement reportés fur l'objet

de mon épouvante. Il s'éloignoit, il me tournoit le dos; cependant j'ai pu reconnoître mon erreur à des signes certains : mon frere à les cheveux d'un blond très-foncé; ce jeune homme est tout-à-fait brun.

Encore quelques minutes & nous partons. Je vais monter un des vaisseaux de la flotte marchande, que doit escorter l'escadre dont Bovile commande une frégate. Bovile n'a pas voulu m'exposer avec lui sur un vaisseau fait pour combattre. Au reste, il compte me laisser à la Martinique, où il possede quelques établissemens; c'est-là qu'il doit chaque année passer plusieurs mois avec moi; il m'y consacrera tous les instans qui ne seront pas absolument nécessaires à l'exercice de sa place. Le ciel, qui prend pitié des malheureux, me devoit le dédommagement de mes pre-

mieres infortunes; il me l'a donné, il m'a donné le plus eſtimable des hommes, le plus vertueux des époux. Mais à toi, ma chere Dorothée, que te reſte-t-il? Te voilà ſeule, abſolument ſeule; tu n'avois plus qu'une ſœur, elle t'eſt ravie : il eſt donc vrai que, le jour de mon mariage, je t'embraſſois pour la derniere fois.

On m'apporte une lettre! elle eſt de toi, voyons.

DOROTHÉE A EMILIE.

Paris, le 25 mai 1782.

AVANT-HIER, ma chere Emilie, quelques heures après nos adieux & ton départ, le fils de Madame de Varmont.... Oui, déſormais elle ne s'appelle pour moi que Madame de Varmont; ſon fils doit ſe nommer

comme elle, comme elle ſon fils ne m'eſt plus rien : je n'ai plus ni mere, ni frere; je reporterai toute ma tendreſſe ſur ma ſœur, qui la mérite autant qu'ils en ſont indignes.... M. de Varmont donc, M. de Varmont a oſé me faire une viſite. Avant que ma bouche ſe fût ouverte pour lui reprocher ſa dureté, ſon avarice, cette ſoif des richeſſes à laquelle il avoit ſouffert ou plutôt deſiré qu'on m'immolât, avant que j'euſſe eu le temps de prononcer un mot, il m'a dit : vous n'accuſerez plus mon ambition, voilà votre ſœur bien mariée, j'eſpere ? Ma fortune eſt diminuée de plus de moitié. C'eſt pourtant moi qui ai déterminé Madame de Varmont à donner à cette petite Emilie une dot de ſix cent mille livres !

Tu venois de m'apprendre à quelle condition le généreux Bovile t'avoit

obtenue. Tu ne m'avois pas caché ce que lui-même s'étoit vu contraint de t'avouer au moment des fiançailles : qu'il avoit reconnu le paiement d'une somme qu'on ne lui avoit point comptée. Juge quel effet a produit sur moi la confidence de ce Varmont. Inquiete de savoir s'il étoit imperturbable dans le mensonge, & s'il pourroit froidement soutenir le poidsd'un éloge non mérité, j'ai loué son désintéressement, j'ai vanté sa justice. Emilie, je t'assure qu'il m'a long-temps écoutée avec cette tranquille sérénité de l'innocence, avec cette fierté modeste de la vertu que j'avois, quelques heures auparavant, remarquées dans ton époux, & qui me paroissoient ne pouvoir jamais accompagner que les hommes accoutumés aux belles actions. Mais apprends, car il faut que je t'avertisse à quel point tu dois, en toute ren-

contre,

contre, te défier du ſeul, mais du plus lâche ennemi que tu puiſſes avoir; apprends de quelle réflexion il a fini par payer mes louanges. Sans doute, a-t-il dit, en ſe promenant à grands pas, d'un air très-content de lui-même, on ne donne point ſans quelque peine une auſſi belle ſomme; mais pourquoi ne me reviendroit-elle pas quelque jour? Votre ſœur eſt d'une complexion délicate; & ſi elle meurt ſans enfans, ce Bovile a des biens qui me répondront de la dot.

A ce dernier trait j'ai frémi. Mon indignation ſe feroit exhalée en injures: je me ſuis retirée en lui lançant un regard qu'il a dû comprendre.

Tout-à-l'heure un domeſtique de Madame de Varmont m'eſt venu demander ſi je n'avois pas vu le fils de ſa maîtreſſe dans la journée d'avant-hier. Il paroît qu'il eſt ſorti de Paris auſſi-tôt

après m'avoir quittée. On fait feulement qu'il a pris des chevaux de pofte, & qu'il n'a emmené qu'un domeftique, cet infolent *Lafleur*, qu'il a fait fon confident & fon ami. Madame de Varmont, que fon fils a pourtant accoutumée à de pareilles abfences, paroît beaucoup s'inquiéter de celle-ci : c'eft apparemment parce que cette fois il l'a quittée fans même lui avoir fait fes adieux. Moi auffi, ma chere Emilie, je m'étonne d'une précipitation fi grande & de tant de myftere. S'il n'avoit été queftion que de ces parties de plaifir, où il lui eft arrivé quelquefois de paffer des femaines entieres, & dont mon pere nous paroiffoit fi mécontent, ne l'eût-il pas dit à fa mere, qu'il a toujours honorée de fes confidences ? Quels font donc fes deffeins ? Où court-il ? Eh ! que m'importe ? que m'importe, pourvu qu'il foit allé fi

loin qu'il ne puisse jamais venir nous effrayer, ni toi ni moi, de son odieuse présence ?

ÉMILIE A DOROTHÉE.

Brest, le 28 mai, 6 heures du soir.

QU'AI-JE lu ? tu viens de redoubler l'inquiétude, l'effroi dont j'étois agitée. Seroit-ce en effet Varmont, que tout-à-l'heure ?..... Ciel ! quel tourment de craindre ceux qu'on voudroit aimer ! Seroit-ce Varmont ? On m'a dit plusieurs fois qu'il étoit possible de se teindre les cheveux. Eh ! quand ce seroit lui, sans doute il ne vient pas ici pour moi. Que me voudroit-il ? Que pourroit-il encore exiger de sa sœur prête à s'exiler pour toujours ? Quel plus grand sacrifice ?... Je ne sais, mais je tremble, mais je ne me sentirai

tranquille qu'à l'inſtant où je ſerai ſur ce vaiſſeau... Quoi! ſur ce vaiſſeau qui va mettre l'immenſité des mers entre Emilie & ſa ſœur abandonnée! Ah! Dorothée, pardonne, pardonne aux noirs preſſentimens dont je ſuis obſédée.

Cruel Varmont! Il eſpere ma mort; il la deſire peut-être! Il la deſire pour dépouiller Bovile par une inſigne friponnerie! J'en préviendrai mon époux, je le dois... Dorothée! ma chere Dorothée! le vent s'éleve, les capitaines preſſent le départ. Adieu!... Adieu.

DE MURVILLE A VARMONT.

Châteaulin, ce 29 mai, 7 heures du ſoir.

Je vous trouve plaiſant, M. de Varmont. Depuis quand venez-vous dans une ville où vous ſavez que je ſuis,

ſans m'y faire une viſite ? & depuis quand vos cheveux que j'ai vus d'un très-beau rouge, ne vous en déplaiſe, ſont-ils devenus d'un noir à faire mal au cœur ? Malgré le ſot déguiſement, je vous ai reconnu, ſeigneur *Jupiter*; & demandez à votre *Mercure*, Monſieur Lafleur : demandez-lui ſi je me connois en phyſionomie. Il a voulu mentir, biaiſer, me ſoutenir que ce n'étoit ni vous ni lui ; une canne levée l'a forcé de convenir qu'il étoit Soſie, & qu'en effet vous étiez dans Breſt, faiſant l'Amphitrion. J'eſpere, mon cher ami, qu'inceſſamment vous me nommerez l'heureux objet de vos métamorphoſes.

Au demeurant, ton coquin de valet a fini par me faire ſa dupe. Il m'a donné une fauſſe adreſſe : hier au ſoir je t'ai cherché par-tout ; mais Monſieur n'étoit nulle part ! & ce matin, dès

l'aurore, rappellé chez moi par de preſſantes affaires, j'ai quitté Breſt, en ſouhaitant à mon déloyal ami tous les mauvais ſuccès du monde.

Es-tu ſurpris de ce que je ne ſuis ce ſoir qu'à Châteaulin ? C'eſt que moi auſſi je ſuis né pour les bonnes fortunes. A la pointe du jour j'ai fait, entre Breſt & Doulas, une trouvaille : une jeune perſonne ſur le grand chemin. Tu vas demander ce qu'elle faiſoit-là. Mòn ami, elle s'acheminoit tout doucement vers l'autre monde ; ſi mon poſtillon n'y avoit pris garde, il l'aidoit merveilleuſement à finir ſa route : il lui paſſoit ſur le corps. Je ne m'en ſerois pas conſolé. Imagine-toi qu'évanouie, mourante, les mains en ſang, le viſage déchiré, elle avoit encore mille charmes. Il faut que cette enfant-l à oit quatre fois belle.

Cependant qui l'avoit miſe où je l'ai trouvée ? quelque bête féroce ! car il feroit impoſſible que tant de beauté n'eût pas déſarmé le plus barbare des hommes. A qui appartient-elle ? Je n'en ſais rien encore : elle ne peut pas parler. Ce qui m'inquiete, ſur-tout, c'eſt d'apprendre ſi elle eſt femme ou fille. Au reſte, qu'elle ſe rétabliſſe promptement, & promptement j'éclaircirai ce point, ſans l'embarraſſer de mes queſtions. En pareil cas, je préfere les recherches, & je crois davantage à leurs réſultats : j'aime à voir par moi-même.

En attendant cet heureux moment, & pour le préparer, j'ai fait mettre la belle écloppée dans ma chaiſe de poſte. Des relais m'attendoient, pour cauſe, au-delà de *Doulas* : d'ailleurs, il ne ſe feroit pas trouvé de médecin dans ce miſérable bourg. Nous avons

pouffé jufqu'à Châteaulin. C'eft-là, c'eft près du lit de la malade que je t'écris. Elle ne va gueres mieux.

Je puis déjà t'apprendre un incident très-fingulier : en t'écrivant, je viens de prononcer ton nom, elle l'a répété. Charmé d'entendre les premiers mots qu'elle eût dits, je me fuis précipité vers fon lit. Elle a femblé recueillir toutes fes forces pour me regarder; mais d'un regard plein d'inquiétude. Varmont! m'a-t-elle dit, vous le connoiffez ? j'ai répondu : je fuis fon intime ami. Soudain elle s'eft rejettée de l'autre côté du lit, comme fi elle avoit eu peur de moi. Le connoîtriez-vous auffi, Varmont ? ai-je repris. Mais la pauvre enfant n'y étoit plus. Malgré l'évanouiffement où elle eft retombée, le médecin, qui n'a trouvé fur elle aucune bleffure dangereufe, compte la tirer d'affaire fous quelques jours. Et

moi j'ai pris mon parti, je reſte ici, je l'attends, je l'emmene convaleſcente, elle en vaut bien la peine.

A propos, il y a eu du vacarme cette nuit au port de Breſt. D'infames coquins ont tenté de brûler l'eſcadre & le convoi prêts à ſortir. On aſſure que déjà la *Pallas* étoit en feu, mais les ſoins du capitaine l'ont ſauvée. C'eſt un prodige de vigilance & d'activité, ce Bovile : je ne l'aime pas, mais je l'eſtime ; il faut malgré moi que je lui rende juſtice. Il feroit trop heureux que tous ſes ennemis me reſſemblaſſent. Il en a beaucoup & de très-implacables. Je t'avoue que j'ai laiſſé les capitaines de l'eſcadre dans une diſpoſition d'eſprit qui ne préſage rien de bon pour lui. Je parierois cent contre un, qu'il ne va pas faire une campagne heureuſe. Auſſi de quoi diable s'aviſoit ton pere d'aller prendre un ſujet dans la

marine marchande, pour l'incorporer parmi nous, le faire paſſer ſur le corps de chacun, & le maintenir capitaine, malgré vents & marée? c'eſt tôt ou tard vouloir noyer un homme, que de le ſervir ainſi.

Ah! j'oubliois! on m'a dit qu'un navire de la flotte marchande avoit ſauté. Bon! il y a de l'exagération. Au reſte, j'avois affaire, je ſuis parti ſans aller au port m'informer des détails. La *Pallas* alloit bien, le reſte de l'eſcadre n'avoit pas ſouffert : voilà l'important : ce navire ſauté, c'eſt un marchand! les affaires de commerce ne me regardent pas.

Adieu, je vais tâter le pouls de la malade : ſi elle n'avoit pas le tranſport quand elle a répété ton nom, ſi vraiment elle eſt de ta connoiſſance, je te le marquerai. Tu me diras quelle femme c'eſt, de quelle

maniere il faut que je l'attaque, & ce que je dois eſpérer. Mais ſois tranquille. Quand tu me répondras, j'eſpere que je n'eſpérerai plus rien. Je n'aime pas les ſieges moi, je ne me plais que dans les aſſauts.

Puiſque tu es ſi diſcrettement caché dans Breſt, je ne t'y enverrai pas cette lettre, je te l'adreſſe tout bonnement à Paris.

MURVILLE A VARMONT.

Châteaulin, ce 30 mai 1782.

Je crois qu'elle te connoît; mais je ne crois pas qu'elle t'aime : tu lui auras fait quelque méchant tour.

Elle a paſſé la nuit dans un abattement preſque continuel. Ceux qui la veilloient n'ont rien compris aux diſcours ſans ſuite qu'elle murmuroit

d'une voix très-foible. Seulement quelquefois, dans les courts inftans où la fievre plus ardente ranimoit fes forces, on l'a entendue crier au feu, & tout d'un coup, par une contradiction frappante, fe plaindre d'un fcélérat qui l'affaffinoit, difoit-elle, & la jettoit dans l'eau.

Qu'un jeune audacieux l'ait voulu brûler, je le conçois; je conçois de quelle flamme: & pourvu qu'il n'ait pas réuffi, je le lui pardonne. Mais l'affaffiner! la noyer! détruire ce chef-d'œuvre des cieux, & lui donner les flots pour fépulture! S'il fe trouve dans l'Univers un feul homme capable d'en avoir conçu l'affreufe penfée, elle a raifon de l'appeler un fcélérat. Et jufqu'au jour où l'exiftence d'un pareil monftre me fera prouvée, je veux, pour l'honneur du genre humain, la foutenir impoffible.

Eft-ce

Est-ce que tu connoîtrois des *roués* de cette espece, toi, Varmont, dont elle ne peut entendre prononcer le nom sans frémir? La chose ne paroît pas même vraisemblable. Ce qui l'est, c'est que tu auras innocemment conspiré contre ce qu'elle appelle, sans doute comme toutes les filles, son honneur. Cependant, tu n'es pas fort dans l'art de plaire! On aura durement repoussé tes mal-adroites propositions; alors mon pauvre ami se sera hâté d'appeller à son aide ce principe que je lui connois, & qui me semble un peu brutal, entre nous soit dit: où la douceur ne peut rien, il est permis d'employer la force. La jeune personne effrayée, ne trouvant plus de portes ouvertes, se sera sauvée par la fenêtre. Si par malheur, sur cette grande route, à la pointe du jour, il lui est arrivé quelque au-

tre accident, elle m'en fera la confidence; car ces flammes qui l'environnent, ces flots qui la pourſuivent, ce tigre qui la frappe, tout cela eſt l'ouvrage de ſa fievre. On ſait combien le moral broye de noir quand le phyſique ſouffre.

Ce matin elle ouvroit les yeux & reprenoit connoiſſance quand je ſuis rentré dans ſa chambre. Elle m'a demandé où nous étions. — A Châteaulin, Mademoiſelle. J'ai dit Mademoiſelle, parce qu'il eſt doux de ſe perſuader ce que l'on deſire, & je la deſire demoiſelle. — Qu'on me remene à Breſt! s'eſt-elle écriée. — Impoſſible! le tranſport eſt impoſſible. — Duſſé-je y périr, je veux rejoindre l'eſcadre. — L'eſcadre eſt partie. — Partie! elle a pouſſé un cri de douleur, & ſes beaux yeux ſe ſont refermés.

Ce soir elle m'a redemandé où elle étoit ? —— A Châteaulin, Mademoiselle. Mais, Monsieur, qui êtes-vous ? —— Je suis Murville. —— Comme un écho qui ne rend que les dernieres syllabes & les multiplie, elle a dit plusieurs fois : ville ! ville ! elle a recueilli ses forces, s'est à moitié soulevée, & s'appuyant sur son bras, elle m'a présenté sa figure adorable. Ses yeux se sont fixés sur moi, d'un air, d'un air dont toutes mes entrailles se sont émues ; & dans ses regards, il n'y avoit pas comme hier de l'effroi, de l'inquiétude : c'étoit de l'intérêt & de la joie. Ville ? ville ? a-t-elle dit encore avec un accent plein de charme : je n'ai entendu que la fin, répétez. —— Murville, Mademoiselle. Apparemment fatiguée d'un premier effort, elle n'a pu soutenir plus long-temps l'extrême attention qu'elle me don-

noit : je l'ai vue ſoudain retomber, pour s'évanouir encore.

Peut-être eſt-il plus naturel de penſer que la charmante créature a quelque attachement, je ne ſaurois deviner de quelle eſpece, mais enfin c'eſt de l'attachement pour un heureux mortel, dont le nom rime avec le mien. Si cela peut être, tant mieux. C'eſt déjà une conformité très-heureuſe; j'en accepte l'augure.

Votre nom, mon cher ami, ne ſonne pas ſi agréablement à ſon oreille, vous en allez juger vous-même.

Tout-à-l'heure elle pleuroit en diſant, l'eſcadre eſt partie? — Oui, Mademoiſelle. — Quoi! tous les vaiſſeaux & tous les capitaines? — Tous. — Je n'ai donc plus qu'à mourir? Me voilà ſans appui, ſans ſecours. Et dans quelles mains je ſuis tombée! — Dans les mains d'un galant homme qui

ne vous fera, je vous le jure, aucun mal. — Aucun mal ? a-t-elle répété : me ferois-je trompée ? Ne m'avez-vous pas nommé quelqu'un ?...— Moi, Murville. — Et encore un autre... — Un autre ? — Ah ! s'il étoit poſſible que je l'euſſe rêvé dans mon affreux délire ! ... Monſieur, vous ne m'auriez pas dit que vous êtes l'intime ? ... — De Varmont ? ſans doute, Mademoiſelle, je vous l'ai dit.

Mon cher ami, j'en ſuis déſolé pour vous ; mais il faut vous en avertir : voilà la ſeconde fois qu'elle s'évanouit en vous entendant nommer.

DE MURVILLE A VARMONT.

Chateaulin, ce 31 mai.

ELLE ne t'aime pas, elle ne t'aime pas du tout. Ecoute la converſation que nous avons eue enſemble.

Que vous ai-je fait ? m'a-t-elle dit. J'ai cru qu'elle avoit le tranſport, je n'ai pas répondu. Elle a repris : que vous ai-je fait qui m'ait attiré votre haine, M. de Murville ? Ceci s'adreſſoit bien à moi : vous ne m'avez rien fait, Mademoiſelle, & je ſuis loin de vous haïr. — Pourquoi donc vous réuniſſez-vous aux cruels qui me perſécutent ? — Je ne me réunis pas, je ſuis ſeul. — Comment ? vous ne ſerviriez les deſſeins de perſonne ? — Non, en vérité, je ne travaille que pour moi. — Qui m'a remiſe en votre pouvoir ? — Le haſard. Vous étiez mourante ſur ce grand chemin. Je vous ai recueillie, je vous ai prodigué mes ſoins. — Par quels motifs ? — Votre état m'a touché ; j'ai été charmé de votre beauté. — Quoi ! vous n'auriez pas l'intention de me livrer à ... celui dont vous êtes l'ami

Remarquez en passant, mon cher, que c'étoit apparemment pour s'épargner la douleur de prononcer votre nom, qu'elle se servoit d'une périphrase.

Je ne vous livrerois point au plus puissant roi de la terre, ai-je répliqué; croyez que je serois trop heureux si vous me permettiez de vous garder pour moi. — Et vous me défendrez contre lui? — Contre le monde entier. — En prenez-vous l'engagement? — Je vous en donne ma parole d'honneur.

D'abord elle a paru soulagée d'un pesant fardeau; puis avec un mouvement d'inquiétude, elle a dit: puis-je compter sur la parole d'un homme qui est son ami? — Vraiment, Mademoiselle, je ne suis pas un excellent sujet; mais je vaux mieux que lui. — Ah! peut-on valoir moins?

Ces deux dernieres réflexions sur-

tout montrent qu'elle ne t'eſtime guère: preuve qu'elle te connoît bien : voilà pour ce qui te concerne.

Moi, cependant, j'ai de nouveau juré que je la protégerois contre tous. Les aſſurances de mon dévouement l'ont enfin tellement calmée, qu'après quelques heures, le médecin l'a trouvée ſenſiblement mieux. La fievre étoit beaucoup diminuée; on ne la voyoit plus dans ces anxiétés continuelles, dans ces angoiſſes prolongées qui faiſoient trembler pour ſa vie; néanmoins le corps ſouffroit toujours, & l'imagination paroiſſoit encore travaillée de quelque douleur bien vive. On pleuroit beaucoup le départ de l'eſcadre: quelquefois même on gémiſſoit.

Tiens, Varmont, tu ne dois plus avoir de prétention ſur elle, car elle te déteſte cordialement; ou que le diable m'emporte! Dis-moi donc,

toute petite vanité d'amour-propre à part, dis-moi si tu n'avois pas sur cette escadre un rival préféré.

Au reste, un mot, & quel mot? Qui eût pu prévoir un aussi grand accident? Un seul mot vient de la replonger dans son état si triste. Vous parlez sans cesse de Brest, lui ai-je dit, y avez-vous votre famille? — Ah! s'est-elle écriée douloureusement, je n'en ai plus de famille. — Cette escadre, est-ce votre pere qu'elle emmene. — Mon pere? hélas! je l'ai trop tôt perdu. — Votre mere? votre frere? — Mon frere! mon frere! a-t-elle aussitôt répété deux fois d'un son de voix sourd, déchirant, terrible. Soudain son visage s'est entiérement renversé; & par un mouvement qui m'a paru convulsif, elle a jetté ses bras en avant & sa tête en arriere. En même-temps j'ai vu des flots de sueur froide couler

fur fon front devenu plus pâle : j'ai cru qu'elle alloit mourir.

Varmont, il eft clair que dans le nombre de ceux qu'elle appelle fes perfécuteurs, tu n'es pas celui qu'elle détefte le plus : il eft clair qu'elle a un frere qu'elle abhorre ; & tout ceci commence à m'inquiéter.

DE MURVILLE A VARMONT.

Langey, près Saumur, ce 7 juin 1782.

Ton filence m'étonne : tu devrois être bien content de moi. Je t'ai, pendant trois jours confécutifs, écrit réguliérement courier par courier ; quand j'ai quitté mes hôtes, je leur ai cent fois recommandé de me faire paffer exactement & fans retard, les lettres qui m'arriveroient de Paris chez eux. Cependant je ne reçois pas de tes

nouvelles. Avant d'examiner ce qui me prive des inſtructions que tu me devois, je veux bien t'honorer encore de quelques confidences.

Commence par prendre la peine de relire mes anciènnes dépêches : enſuite celle-ci t'apprendra qu'une partie de mes conjectures s'eſt vérifiée; mais que l'autre n'avoit pas le ſens commun.

Ce frere terrible qui m'épouvantoit, c'eſt lui qui s'en va ſur l'eſcadre tant de fois rappellée ; c'eſt lui qu'elle pleure, c'eſt lui qu'elle chérit! ainſi tu n'avois pas de rival ſur la flotte; il paroît que la pauvre enfant n'a jamais eu d'autre adorateur que toi. C'eſt un malheur pour elle, qui méritoit de rencontrer mieux : c'eſt un bonheur pour moi, qui ne puis que gagner beaucoup à la comparaiſon. Quant à ce nom, dont la conformité

me paroiffoit heureufe, parce qu'il rimoit avec le mien, je dois m'en applaudir plus que jamais; c'eft le fien propre : elle fe nomme Terville. Mais ce qu'il y a de plus charmant, c'eft qu'en effet elle eft demoifelle. Monfieur de Varmont, j'efpere qu'elle l'eft dans toute la force du terme; j'efpere que puifque vous avez eu la mal-adreffe de la laiffer s'enfuir, elle aura eu l'efprit de le faire avant que vous ayez pu confommer ce qu'elle appelle votre crime.

Ah! la petite rufée! c'eft apparemment pour s'épargner l'embarras de me raconter fes tribulations & tes outrages, qu'elle m'a fupplié de ne lui jamais parler de toi, de ne pas même prononcer ton nom devant elle. J'ai promis, mais je ne fuis pas fa dupe; & d'ailleurs, je compte que tout ce que fa difcrette pudeur ré-

pugne

pugne à m'apprendre, ta groſſe franchiſe me le confiera.

J'ai pris encore un autre engagement : celui de ne te jamais parler d'elle, & ſur-tout de te cacher ſoigneuſement qu'elle eſt actuellement dans ma terre. Elle a témoigné le vif déſir de s'y réfugier, dès qu'elle a ſu ce que je n'ai pas cru dévoir lui diſſimuler, que tu n'ignorois pas quel haſard l'avoit remiſe en mes mains. Nous ne ſommes ici que depuis hier ; il a fallu venir à très-petites journées, parce que la chere enfant n'étoit que douleurs. Cependant elle va beaucoup mieux : les bleſſures ſe cicatriſent, les nuits ſont bonnes, la fievre s'en va, l'appetit revient. Oh, dans quelques jours elle aura ſa ſanté, ſes graces, ſa fraîcheur ; je la verrai dans tout l'éclat de ſa beauté ; je la verrai digne de moi !

Ne m'a-t-elle pas auſſi fait jurer que je la protègerois juſqu'à ſon entier rétabliſſement! Ah! je compte la protéger plus long-temps. Et ſi, malgré mes promeſſes, je t'inſtruis de ſa demeure & de ſon ſort, c'eſt que je ne puis voir dans cette confidence les inconvéniens qu'elle redoute. En effet, il eſt impoſſible que Varmont ſoit aſſez déraiſonnable pour ne pas ſe ſoumettre à l'influence de mon étoile, dont l'aſcendant ſur la ſienne ſe manifeſte ſingulièrement ici. Il eſt impoſſible qu'il s'obſtine à pourſuivre, juſques chez moi, une jolie fille qui s'échappe de ſes bras pour venir tomber dans les miens.

Seroit-ce néanmoins parce que je ne te la renvoie pas, que tu me boudes? Il faudroit imprimer cette extravagance! Eſt-ce ma faute à moi ſi tu n'as jamais ſu gagner un cœur? &

ceux que tu ne pourras prendre, faut-il, ſi je trouve à m'en emparer, que je les rejette? Quoi! voilà une enfant que tu as effrayée, martyriſée; je l'ai, moi, raſſurée, amadouée, préparée! jamais tu n'en ferois rien; bientôt j'en ferai tout ce que je voudrai. Tu me dois, en ce cas, une réſignation parfaite. Regrette la place, ſi cela t'amuſe; mais hâte-toi de la quitter. Et veux-tu ſur ce point éprouver ma ſévere juſtice? Trouve, ſi tu le peux, une malheureuſe femme qui te préfere à moi, trouve, dès demain, cette imbécille créature, dès demain je te l'abandonne.

Allons, allons, ne fais plus l'enfant, réponds-moi.

BOVILE A Madame D'ETIOLES.

Breft, ce 29 mai, à midi.

LA fortune étoit laffe de me fourire, Eléonore; & le premier revers qu'elle me réfervoit eft fi grand, que, pour le foutenir, j'ai befoin de tout mon courage.

Hier, nous étions fur le point de mettre à la voile, lorfque les vents s'éleverent avec une violence qui fit craindre pour notre efcadre une tempête prochaine. Ce n'étoit qu'un grain dont on ne devoit pas s'effrayer. Cependant il fallut obéir aux fignaux qui nous ordonnoient de rejetter l'ancre. Ce retard nous a coûté cher : il y a tout-lieu de penfer que fi nous fuffions partis hier au foir, nos négocians ne regretteroient pas aujour-

d'hui le plus riche vaisseau de leur flotte; & moi, Eléonore, un trésor beaucoup plus précieux, dont je commençois à sentir le prix, quoique je ne le possédasse que depuis quelques jours.

Au milieu de la nuit une forte explosion s'est faite sur le *Centaure*, où ma femme étoit embarquée; il a sauté en l'air; quelques débris enflammés ont été poussés jusques sur la *Pallas* (1), où mes soins les plus prompts n'ont qu'avec peine arrêté l'incendie. Concevez ma situation dans toute son horreur. Déjà l'intéressante Emilie n'étoit plus, & cependant le salut de mon vaisseau devoit m'occuper tout entier. A présent même, à l'heure où je vous écris, je ne puis

(1) Nom de la frégate que Bovile commandoit.

fans diftraction, me livrer au regret de ma perte : la chofe publique commande, il faut partir, il faut remplir mes devoirs.

Ce matin, tandis qu'on faifoit à la *Pallas* des réparations devenues néceffaires, j'ai defcendu à terre. J'ai fait de triftes & infructueufes recherches : la mer n'a rapporté que des morts fur le rivage, le corps d'Emilie ne s'eft pas même retrouvé.

Malheureufe enfant ! Que ne l'ai-je laiffée dans fon cloître ! En la tirant de ce qu'elle appelloit fon tombeau, je l'ai plus fûrement conduite à fa fin prématurée : en l'embarquant dans ce navire, je la mettois fur fon bûcher. Toutes les précautions que j'ai prifes pour fon bonheur ou fa fûreté, ont tourné contre elle. Voilà donc ce que c'eft que la prudence des hommes !

Ce qui n'eſt pas fait pour diminuer mon affliction, c'eſt qu'il me paroît de toute vraiſemblance que, dans le grand nombre de mes implacables ennemis, il s'en trouve de profondément ſcélérats, à qui tout moyen de vengeance eſt indifférent. Ils n'ont pas eſpéré pouvoir commencer l'incendie au ſein même de mon bâtiment, où l'on ſait bien que ma vigilance ne ſommeille pas; mais du moins ils ſe ſont flattés que du *Centaure*, non loin duquel j'étois à l'ancre, les flammes ſe communiqueroient à la *Pallas*, & que j'aimerois mieux y périr que de l'abandonner. Tout cela ſans doute eſt horrible à penſer; mais déjà mes conjectures acquiérent un trop grand dégré de certitude. De tout l'équipáge du *Centaure*, un ſeul homme eſt éhappé à la mort; c'eſt un miracle qui l'a ſauvé, ſi nous

l'en voulons croire; mais chacun de nous sent bien qu'à la premiere vue du danger, ce matelot, rébelle aux ordres du capitaine, s'eſt jetté à la mer. Quoi qu'il en ſoit, voici la dépoſition de cet homme.

Il dormoit, comme tout l'équipage, lorſqu'au milieu de la nuit un léger bruit l'éveilla. Il vit qu'une barque conduite par un ſeul homme, venoit d'aborder le *Centaure*, & qu'un des paſſagers, reçu la veille à bord du navire, en deſcendit & ſe jetta dans la barque. A l'inſtant même, lui, dépoſant, donna l'allarme; mais tout-à-coup le feu ſe manifeſta dans le bâtiment, de pluſieurs côtés à la fois; & bientôt après il y eut ſur le navire une exploſion terrible, qui le fit ſauter, quoiqu'il ne fût chargé d'aucune eſpece de munitions de guerre.

A présent, Eléonore, dites-moi si la perte du *Centaure* n'est pas l'effet d'un complot horrible, plus encore que de l'inexcusable négligence du capitaine ? Dites-moi, s'il n'est pas très-vraisemblable qu'il y avoit un dessein formé de me perdre ? Ah ! s'ils ne desiroient que de voir fléchir devant l'adversité le stoïcisme qu'ils me reprochent, les barbares ! ils n'ont que trop bien réussi. Je pleure ma jeune épouse sitôt enlevée à mon estime, à mes hommages.... peut-être à mon amour naissant. Ma jeune épouse n'est déjà plus : l'un des plus beaux ornemens de la terre n'a fait qu'y passer. Quoi ! n'y a-t-il paru qu'un instant pour y laisser un plus long souvenir, telle qu'une rose qu'on a vue dans une belle matinée de printems, prête à s'épanouir, & dont encore, au milieu des glaces de l'hiver, on

se rappelle, avec un regret plus vif, les graces & l'éclat passagers ! Je pleure ses attraits à jamais perdus; & pourtant ce qui doit me laisser d'éternels regrets, ce ne sont ni ses talens, ni sa jeunesse, ni sa beauté périssables; mais la foule de ces vertus aimables & solides, dont il m'a paru que le germe étoit dans son cœur.... Je l'avois épousée sans la connoître; mais puisqu'un autre vous possede, ah ! que j'aurois eu long-tems à choisir, avant de choisir aussi bien ! je pleure ! daignez songer, Eléonore, qu'il y a des infortunes auxquelles on ne peut opposer qu'un foible courage. Daignez songer que Bovile a besoin des consolations de l'amitié.

VARMONT A MURVILLE.

Paris, ce 11 juin, 1782.

Un frere chéri, une eſcadre rappellée, un rival ſur la flotte, une Demoiſelle échappée ? Que le ciel me confonde, ſi je comprends un mot de ce double galimathias !

Votre *Terville* a des tribulations & des cicatrices ? Tant pis pour elle. Ses nuits ſont bonnes & ſon appétit revient ? Tant mieux pour vous. Faites de ſes graces & de ſa ſanté tout ce qu'il vous plaira, tout ce que vous pourrez, je m'en mocque ; & que cinq cents diables l'emportent, ſi ce n'eſt pas la premiere fois que j'entends parler d'elle !

Au reſte, en ceci comme en toute autre choſe, ma *groſſe franchiſe* ne

veut plus rien avoir à démêler avec votre impertinente fatuité, Monſieur. Je vous ai dit cent fois, & je vous répete aujourd'hui ſérieuſement, que vous prenez avec moi des tons inſolens, auxquels je ne m'accoutumerai pas. Sur le tout, il paroît que vous m'avez écrit, de je ne ſais où, pluſieurs lettres avant celles que je tiens; elles ne me ſont pas parvenues, & je m'en ſoucie fort peu.

MURVILLE A VARMONT.

Langey, près Saumur, ce 12 juin 1782.

AH, ah! tu méconnois la jolie fille, & tu te fâches? Tu es donc plus amoureux que je ne penſois. Je te le pardonne, & je le conçois; car, moi qui te parle, je ſuis vraiment, cent

cent fois par jour, tenté de m'y laisser surprendre.

L'aimable personne! Elle a un air de candeur & de modestie, qui me plairoit davantage s'il m'inquiétoit moins; & puis elle se montre si touchée de mes soins, si enchantée d'une attention, si charmée d'un égard! Le moyen de lui déclarer combien je suis peu désintéressé? J'aimerois aussi beaucoup à l'entendre parler de sa reconnoissance, si elle n'y joignoit pas constamment les assurances de son estime.... qui commence à me peser furieusement. La terrible chose à soutenir pour moi, que l'estime d'une honnête fille! Car elle est honnête.... honnête? Peut-être autant que je suis libertin!

Quand je ne suis pas auprès d'elle, je me reconnois; je reviens à mon naturel; je forme, pour réduire mon

ennemie, des projets admirables, des projets quelquefois ſi violens qu'ils ſont dignes de toi. Reparoît-elle, je reſte ébahi dans l'inactive contemplation de ſes charmes, de ſes charmes que ſa convaleſcence, à peine commencée, me montre déjà ſupérieurs à la grande idée que je m'en étois formée! Je reſte ébahi, je la regarde, je l'admire, & je ſuis content!

Mais de quoi puis-je m'accuſer? Aurois-je quelque choſe de mieux à faire? Le moment des entrepriſes eſt-il arrivé? Non ſûrement. La pauvre petite eſt encore dans un abattement extrême, l'attaquer maintenant, ce ne feroit pas chercher à l'obtenir; ce feroit vouloir la violer.

Pourtant j'avoue que ſa préſence m'étonne. Elle dit un mot, je me déconcerte; elle me regarde, je m'at-

tendris ; l'agitation de mes sens est aussi-tôt dissipée ; je n'éprouve plus que de sottes émotions, de ces émotions qui viennent du cœur. L'enchanteresse ! Que d'ardentes passions sont calmées, seulement par les accens de sa voix si douce ! Que de hardies résolutions son timide regard fait évanouir ! Comme elle est forte de sa foiblesse !

Bon Dieu, qu'est-ce que je viens d'écrire ! j'en suis épouvanté. C'en est fait ! ah, c'en est fait ! me voilà perdu ! Me voilà.... amoureux ; oui, amoureux comme certaines gens dont je me suis tant & si souvent m'ocqué. Bientôt sans doute on me verra réduit à l'heureuse condition de ces amusans Messieurs, qui, pendant des semaines entieres, soupirent un amour platonique, & vont de porte en porte vanter au premier venu l'innocence,

les rigueurs, la chasteté de leur belle.

Oh! non, Mademoiselle; non, vous aimerez à ma maniere; ou, parbleu! je vous renverrai à M. de Varmont. C'est celui-là qui vous fera une belle & bonne guerre, & que vos airs penchés ne feront point gauchir.

Mais, en vérité, je m'admire! Que de papier je barbouille inutilement! Je voulois, en deux mots seulement, répondre à votre honnête missive, Monsieur de Varmont. Je ne suis pas très-étonné que vous puissiez feindre de ne pas bien comprendre ma derniere lettre. Un coquin de Breton, mon valet, chargé de mes commissions à Châteaulin, au-lieu de porter mes dépêches à la poste, s'avisoit d'aller traiter ses pays au cabaret. Je viens de fouiller dans ses poches, où mes trois lettres se sont retrouvées. Je vous les envoie

avec celle-ci. Leur lecture te prouvera, mon cher ami, que la Demoiselle de Terville, dont je raffole, est bien de ta connoissance, & que toute dissimulation seroit parfaitement inutile. Au reste, je ne doute pas qu'après quelques momens de réflexion, tu ne te défasses du petit mouvement de mauvaise humeur qui t'a saisi. Si néanmoins vous vouliez absolument persister à prendre la chose au sérieux, M. de Varmont, ne vous gênez pas.

ÉMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Langey, près Saumur, le 13 juin 1782.

OUI, c'est Emilie qui t'écrit, c'est Emilie arrachée par un prodige aux dangers les plus menaçans.

Rappelle-toi comment, effrayée de la vue de mon frere, & sur-tout de ta

lettre qui m'annonçoit son départ mystérieux, je n'aspirois qu'au moment de monter sur ce vaisseau, qui me paroissoit le plus sûr des asyles. Insensée ! c'étoit-là qu'on m'environnoit des pieges de la mort.

J'y dormois cependant, mais de quel sommeil ! quel rêve me poursuivoit ! Un assassin, tenant sur ma poitrine un poignard levé, me demandoit ma vie & mon héritage. Dorothée, c'étoit le jeune homme que j'avois vu dans Brest; mais ses cheveux ne me trompoient plus par une fausse couleur. Ses cheveux étoient rouges... & ses mains aussi; grand Dieu ! ses parricides mains se teignoient de mon sang !

Tout-à-coup un affreux tumulte m'éveille, je vois le navire en feu. Mes cris appellent Bovile; Bovile ne peut ni m'entendre, ni me secourir.

Mon épouvante s'accroît aussi vite que le rapide incendie; je veux échapper aux flammes, je tombe dans les flots. La mer, alors très-agitée, rouloit des vagues furieuses : je suis vingt fois précipitée au fond de l'abyme, & vingt fois reportée à sa surface. Froissée enfin contre une barque, je m'y attache, & j'implore, pour y monter, l'assistance de deux hommes que j'y entrevois. L'un d'eux me tend une main secourable; l'autre... Dorothée! Dorothée! ... la plume m'échappe des mains... l'autre !... ma sœur, ah! par pitié, dis-moi que, pressée d'un péril trop réel au milieu de ces flots courroucés qui redemandoient leur proie, j'ai pu néanmoins, tourmentée de mes noirs pressentimens, poursuivie des idées d'un songe sinistre, me figurer un ennemi & des périls imaginaires. Efforce-toi de me persuader que

dans l'affreux désordre de mes sens, j'ai pu mal entendre, non pas les terribles paroles que je te vais rapporter, mais du moins la voix, l'épouvantable voix qui les a proférées. Oui, Dorothée, c'est en frémissant que je te l'avoue : j'ai reconnu... j'ai cru, je consens à le dire ainsi ; j'ai cru reconnoître celle du jeune homme dénaturé qui derniérement est venu, tant de fois en si peu de jours, m'annoncer, de la part de Madame de Varmont, que moi aussi j'étois née pour mourir dans le cloître. Et ce que j'ai trop bien entendu, c'est qu'il s'est écrié : que vas-tu faire ? c'est elle, peut-être ! Repousse, frappe ! Dorothée, ces terribles paroles, je les entends cent fois par jour ! & cent fois par jour c'est la voix de Varmont que j'entends !

Va, crois-moi, Dorothée, mes soupçons, tout horribles qu'ils doivent

te paroître, ſont trop bien fondés, pour que je ſois jamais tentée de les éclaircir. Ah ! je t'en conjure : que cet exécrable ſecret demeure éternellement entre ma ſœur & moi.

Il m'eſt impoſſible de continuer, ma chere Dorothée : je ſuis ſi abattue, ſi foible. Et puis ces déchirans ſouvenirs, qu'il a fallu me rappeller dans toutes leurs horreurs, m'accablent encore. D'ailleurs, tu ne recevras pas de mes nouvelles auſſi-tôt que je le voudrois : je ne dois confier à perſonne le ſoin de mettre mes lettres à la poſte ; & quand aurai-je la force & la liberté de les y porter moi-même ?

MURVILLE A DOLERVAL.

Langey, près Saumur, le 13 juin 1782.

EH ! bon jour, mon cher petit frere ! il y a bien long-temps que tu ne m'as écrit. Quoi donc, la musique, la peinture, la géographie, la botanique, & je ne sais quelle centaine de babioles semblables ne te laissent-elles plus un moment de loisir ? Que je te néglige un peu, moi, cela va de soi-même ; je suis journellement occupé d'objets si recommandables ! & tiens, particuliérement dans ce moment-ci : j'ai dans la tête & j'aurai bientôt sur les bras les novices attraits d'un tendron de seize ans.

Que tu l'aimerois, cette enfant-là ! que tu l'aimerois ! elle semble posséder au suprême degré cette précieuse

sensibilité dont notre malheureuse sœur est trop entichée, & dont je te vois aussi très-abondamment pourvu, toi, mon pauvre Dolerval, toi, sur la jolie figure de qui cela s'apperçoit d'une lieue. Et sais-tu bien que cela te donne un air de bonté vraiment épouvantable? De sorte que souvent je suis obligé de me dire qu'il faut que tu aies une fois plus d'esprit que moi, puisque, malgré cet air de bonhommie, tu parois en avoir autant.

Mais revenons à la chere enfant, car j'ai beau m'évertuer, je ne puis parler d'autre chose. Saute de joie, mon frere : il y a dans le monde une fille vertueuse, vertueuse à faire trembler! elle est avec cela d'une modestie qui me fait rire & qui me fait peur! timide encore, timide comme Dolerval auprès d'une jeune fille! Une chose entre vous deux m'embarrasse : est-ce toi

qui te mêles de ſinger ſes airs de vierge? ou bien te les a-t-elle volés? Quand je la conſidere, j'ai peine à croire que je ne vois qu'une copie; mais auſſi quand je me rappelle l'innocence de tes manieres, je tremble que tu ne ſois l'original. Il feroit beau vous voir côte à côte! Je penſe que vous ne vous trouveriez pas mal enſemble, & vous feriez à peindre! D'honneur, cette enfant-là feroit ton fait, Dolerval, abſolument ton fait; tellement ton fait, que ſi j'en étois quelque peu moins engoué, je te l'enverrois dès demain par la diligence.

Il n'y a pourtant pas moyen, mon ami; je me ſens déjà tant avancé, que je ne puis m'arrêter en ſi beau chemin. C'eſt ce matin que j'ai oſé lui faire des propoſitions. Qu'elle n'en ait pas été ſurpriſe, à la bonne heure.

Mais

Mais qu'elle ne s'en ſoit pas fâchée, cela m'inquiete, je combattrois mieux ſa colere que ſa tranquille confiance. D'ailleurs, elle s'eſt tout-à-coup rejettée ſur les mots impoſans, ſur les ſentimens nobles. J'ai proteſté de ma profonde vénération pour les grandes vertus ; mais en me reconnoiſſant très-incapable d'atteindre jamais à leur héroïſme. La petite préſomptueuſe a ſimplement répondu qu'elle m'eſtimoit trop pour déſeſpérer de m'en enſeigner l'exercice. Dis-moi donc, Dolerval, eſt-ce que par haſard la ſageſſe s'inocule ? Tu fais cela, toi qui en es plein.

A propos, je parlois tout-à-l'heure de ton innocence : eh bien, que devient-elle ? Qu'en fais-tu ? Commence-t-elle à t'étouffer ? Sublime garçon ! Quel mémorable exemple tu laiſſeras à ce ſiecle de corruption, le jour

qu'on te verra mourir, à dix-huit ans, d'une apoplexie de chasteté!

C'est sur les traces de ta romanesque sœur, que tu te traînes si gravement! Comme elle est aussi la mienne, je veux, pour son bien, l'avertir de changer de route. Qu'elle apprenne donc qu'un antique garçon, lorsque pour ses menus plaisirs il épouse une enfant, doit au moins s'attendre à supporter le plus petit des inconvéniens de l'hymen; & que la jeune femme, pourvu qu'elle accorde au vieux époux son mince nécessaire, peut en conscience disposer du très-honnête superflu dont on la laisse embarrassée; superflu dont l'ami du cœur eut de tout temps le droit d'user & d'abuser. Dis-lui cela de ma part, entends-tu; qu'elle se le mette bien en tête. Il en arrivera tout naturellement, qu'à son prochain retour, ce

Bovile que je conſens, ſur votre parole, à croire très-aimable, deviendra très-heureux. M. d'Etioles ne perdra rien à cet arrangement, ſa femme y gagnera tout : nous ne la verrons plus ſécher ſur pied. Vite ! vite ! qu'elle ſe détermine. Il y a ſept ans que cela devroit être fait !

Ah ! ça, je ne vous abandonne pas. Je vous prodigue les bons principes; mais qu'on faſſe de même avec moi. Dolerval, donne-moi tes idées ſur la conduite que je dois tenir avec Mademoiſelle de Terville. Donne; voyons; eſt-ce ton ſentiment qu'il faut que je la viole ?

Dis-moi ton ſentiment, je t'en prie, Dolerval. Varmont ne tardera pas à m'écrire le ſien; tâche que ſa lettre n'arrive pas avant la tienne. Mais quoi, lui me conſeillera des roueries; tu vas, toi, m'inviter à des

foiblesses. Eh! bien, je sais que la sagesse repose justement au milieu des extrêmes. Je m'élancerai donc, entre vos deux avis, vers le bonheur qui est le but éternel de la sagesse; & quand le parti mitoyen m'aura pleinement réussi, j'oserai dire à Varmont : vous étiez un scélérat, vous! à Dolerval : toi, tu étois un nigaud!

Adieu, mon cher petit frere, reçois les assurances de mon tendre attachement, & passe-les à ma sœur, oui, de mon tendre attachement. Je vous trouve tous les deux si extraordinaires, que je ne puis quelquefois m'empêcher de me mocquer de vous : mais pourtant je vous aime de tout mon cœur.

ÉMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

De Langey, près Saumur, le 14 juin 1782.

ALLONS, j'ai repris quelques forces, recueille auſſi les tiennes, Dorothée, il me reſte encore des forfaits à te raconter.

Le cruel qui venoit de prononcer l'arrêt de ma mort, trouvant que ſon complice, moins impitoyable, tardoit trop à l'exécuter, ſe mit en devoir de frapper lui-même. Je vis je ne ſais quelle arme levée ſur moi, il fallut lâcher priſe; il fallut, pour dérober ma vie aux fureurs d'un barbare, la confier aux fureurs des flots, moins barbares que lui. Je n'étois pas loin du rivage, une vague me le fit toucher, une autre me remporta; puis enfin j'y fus rejettée preſque mou-

rante. Et cependant admire de quels efforts la nature eſt capable dans un péril imminent : il ne me fut pas impoſſible de m'éloigner des lieux où je craignois qu'un parricide ne me retrouvât. Je marchai, je me traînai pendant près d'une heure, toujours m'éloignant des côtes, toujours m'enfonçant dans les terres, de peur de rencontrer un frere, & pour rencontrer quelques étrangers dont je comptois ne pas implorer vainement les ſecours. Pourvu que l'impitoyable Varmont ne pût m'atteindre, le monde entier ne m'effrayoit pas. Auſſi je me crus en ſûreté dès que je ſentis le pavé d'une route; auſſi le peu qui me reſtoit de forces m'abandonna tout-à-coup avec l'idée de mes perils : à peine j'avois fait dix pas ſur le grand chemin, quand j'y tombai ſans connoiſſance.

Adieu, ma sœur; mes yeux se troublent, ma main tremble, j'ai besoin de repos.

DOLERVAL A MURVILLE.

Tours, le 15 juin 1782.

VOUS êtes toujours le même, Murville; eh, pourquoi signer? Ne vous aurois-je pas bien reconnu! D'abord je me suis amusé de votre lettre; mais Eléonore, qui m'en a fait le sérieux commentaire, m'a touché. Ma sœur professe des principes tout-à-fait contraires aux vôtres : c'est sans doute à cause de cela qu'elle a toujours plus d'éloquence que vous n'avez d'esprit.

Vous riez de ma sensibilité; ignorez-vous donc que je lui dois mes plus douces jouissances? C'est elle

qui attache à mes innocentes études un charme infini; c'eſt elle qui m'invite à de délicieuſes rêveries au milieu de nos riantes campagnes. Sans elle je ne m'attendrirois peut-être pas dans la chaumiere d'un malheureux; ſans elle je mêlerois moins ſouvent mes larmes aux larmes de ma ſœur, dont j'ai quelquefois adouci les peines ſecrettes. Vos plaiſirs peuvent-ils être beaucoup plus vifs? Au reſte, on aſſure qu'ils ſeront moins durables, & qu'ils doivent vous laiſſer de longs repentirs.

Ma pauvre ſœur, elle eſt maintenant déſolée. M. Bovile, qu'il ſeroit à deſirer que vous connuſſiez, M. Bovile, qu'une longue ſéparation n'a pu lui rendre moins cher, vient de ſe marier avec la ſœur d'un homme dont il n'eſt pas poſſible que vous ſoyez long-tems l'ami. Qu'eſt-ce ce-

pendant que cet amour qui peut à son gré troubler l'ame la plus pure, & changer le plus beau caractere ! Qu'est-ce que cette passion terrible qui, même dans le cœur d'Eléonore, ressemble à l'envie ? Quoi, l'objet qu'elle ne peut posséder, ma sœur ne veut pas qu'une autre le possede !

Quant à Mademoiselle de Terville, mon frere, le ton dont vous me consultez sur la conduite que vous devez tenir avec elle, ne me laisse peut-être pas la faculté d'un conseil, même indirect. Je vous dirai néanmoins, que si le hasard offroit à mes regards un ange comme celui que vous me peignez, aussi-tôt je m'applaudirois doublement de trouver au fond de mon cœur cette inépuisable sensibilité qui me feroit adorer, selon ses mérites, une femme digne des hommages de l'univers. Alors, ti-

mide & respectueux devant elle, on me verroit trembler de la crainte de l'offenser ou de lui déplaire; on me verroit constamment m'efforcer d'obtenir sa tendresse. Et peut-être j'aurois une amante! une femme idolâtrée! & ma sœur, ma sœur auroit une amie! Ah! que faudroit-il encore au plus fortuné des freres, au plus fortuné des Epoux!

ÉMILIE DE VARMONT, A DOROTHÉE.

Langey, près Saumur, ce 15 juin 1782.

MES maux ne devoient pas sitôt finir, Dorothée; j'étois réservée à supporter en même-tems les plus vives douleurs du corps & les plus terribles anxiétés de l'esprit.

Juge quelles furent mes angoisses, lorsqu'en revenant à moi, j'entendis, près du lit où je me trouvois, quel-

qu'un prononcer distinctement le nom détesté qui n'aguere étoit le mien. Je me crus retombée au pouvoir de mon ennemi. La fievre qui me brûloit devint plus ardente; & dans un long délire, je vis mon assassin me menacer continuellement du geste & de la voix. Une fois seulement, mais j'en conserverai long-tems le plus délicieux souvenir, une fois seulement je crus entendre nommer Bovile : je me flattai que mon libérateur m'étant rendu, j'allois être aussi-tôt délivrée de toutes mes peines. Hélas! j'appris trop tôt que l'escadre venoit de partir; j'appris que le jeune homme, qui m'avoit recueillie, étoit un ami de Varmont : je pensai mourir de douleur.

Cependant quel parti prendre dans une cituation si critique? Raconter mes infortunes & me nommer, c'étoit in-

diquer un crime, c'étoit désigner Varmont. Les présomptions pouvoient conduire aux preuves; & quel sort, en ce cas, menaçoit le coupable? Il étoit bien vrai qu'en lui gardant des ménagemens, qu'assurément je ne lui devois pas, je courois de grands risques; mais n'y avoit-il pas aussi quelque péril à me découvrir? Par quelles raisons assez plausibles déterminer cet ami de Varmont à ne pas l'instruire que sa sœur venoit d'échapper au naufrage? Falloit-il donc laisser entrevoir l'affreuse vérité? L'intérêt d'une plus grande sûreté personnelle n'a jamais pu m'y décider; j'ai pensé que le crime étoit horrible, plus je devois m'efforcer de le couvrir d'un voile impénétrable, dussé-je quelques jours tomber victime d'un pardon généreux trop imprudemment accordé. J'ai donc, pour écarter toute

espece

espece de soupçons, multiplié les mensonges. J'ai dit que j'étois fille, que je m'appellois Terville, que celui dont je pleurois le départ sur l'escadre étoit un frere chéri. Un frere chéri ! Juste ciel, que ne me l'avez-vous donné tel que je pusse ne pas le haïr ! Enfin, quant à Varmont, j'ai laissé croire qu'en effet cet étranger s'étoit attiré mon aversion, en me poursuivant d'un criminel amour.

MADAME D'ETIOLES A BOVILE.

Tours, le 13 juin 1782.

JE crois qu'en effet vous avez *grand besoin des consolations de l'amitié*, Bovile ; mais deviez-vous les solliciter aussi cruellement que vous l'avez fait ? Deviez-vous, en adressant vos plaintes à Madame d'Etioles,

oublier votre Eléonore, au point de l'obliger à lire tout ce que vous lui avez écrit? Qu'elle eſt heureuſe dans la nuit du tombeau, cette Emilie, que ſes vertus, apparemment inimitables, vous rendoient ſi précieuſe, & dont les tout-puiſſans attraits vous ont inſpiré tout d'un coup un *amour naiſſant!* Qu'elle eſt heureuſe! après avoir porté le nom de votre épouſe, du moins pendant quelques jours, elle emporte encore vos ſouvenirs les plus chers! Ah! conſentez en faveur de quiconque vous chériſſoit autant qu'elle, conſentez à ne pas vous laiſſer abattre par le ſentiment de votre perte, hélas! irréparable. Efforcez-vous de ſupporter la vie. Peut-être ne pourriez-vous, ſans quelque eſpece d'ingratitude, vous diſpenſer de récompenſer ainſi telle infortunée, à qui le tendre attachement, qu'elle

vous a toujours gardé sans aucun partage, doit avoir causé bien des peines.

ÉMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Langey, près Saumur, le 25 juin.

MAINTENANT voici ma position & mes projets. J'ai déjà trop appris à connoître mon excellent mari, pour soupçonner que son indifférence ait déterminé son départ. Sans doute Bovile aura vivement regretté son épouse, qu'il croit à jamais perdue. Pouvoit-il néanmoins, quelque profonde que fût sa douleur, ne pas partir pour une expédition qu'il juge très-importante au succès des armes de la France? Bovile n'en aura pas eu la pensée; il n'est pas homme à raisonner avec ses devoirs. Moi

cependant je compte, dès que ma santé sera moins languissante, retourner à Brest, pour m'y embarquer : M. de Murville ne m'en refusera sûrement pas les moyens. Je pourrai facilement rejoindre mon époux à la Martinique, où je sais que l'escadre doit s'arrêter; & delà je braverai les noirs projets de Varmont. Varmont, à qui son ami s'est trop hâté d'apprendre la rencontre qu'il venoit de faire d'une jeune fille mourante, non loin des rivages de Brest, peut soupçonner mon existence; mais si j'en crois la parole que M. de Murville m'a donnée, mon ennemi du moins ignore en quel lieu sa victime respire.

Dorothée, j'oubliois de t'apprendre un incident fâcheux qui ajoute quelque chose à la difficulté de ma position si cruellement bizarre : ce jeune Murville, prompt à s'enflammer, m'a

déja fait d'étranges propoſitions. Je ſens bien que les apparences qui me condamnent ſembleut l'excuſer. Le ſingulier myſtere que je lui fais des évéuemens qui m'ont conduite où il m'a trouvée, préſente une vaſte carriere à ſon imagination. D'ailleurs, peut-il, en me voyant ſi jeune, & ſur-tout s'il me trouve quelque beauté, deviner de quelle eſpece d'attentats s'eſt rendu coupable envers moi ce Varmont, que je parois tant haïr? Cependant, je me dis que ce jeune homme devroit plus de reſpect à mes malheurs, quelle que ſoit la cauſe qu'il ait le droit de leur ſuppoſer. Peut-être en effet l'excuſerois-je de m'accorder peu d'eſtime, lorſqu'il me connoît ſi mal; mais ce que je ne lui pardonne pas, c'eſt d'avoir aſſez peu de délicateſſe pour être tenté

d'abuser du hasard qui lui confie les destins d'une infortunée.

MADAME D'ETIOLES A MURVILLE.

Tours, le 17 juin 1782.

MURVILLE, ah! Murville, c'est à vous que je m'adresse dans mon désespoir, ayez pitié de l'état où je suis.

Une affreuse nouvelle s'est répandue. On dit que les Anglois ont battu l'escadre nouvellement partie de Brest. On ajoute que la *Pallas* a péri : Bovile... Bovile ne feroit plus!

Mon frere, prenez, je vous en conjure les informations les plus promptes, hâtez-vous de me les faire passer, hâtez-vous. L'incertitude où je vis depuis hier n'est pas supportable, j'aime mieux mourir.

Sur-tout gardez mes secrets, Murville; le ciel me voit & m'entend. Il sait que je n'en eus jamais dont je dusse rougir. Mais les hommes sont si peu justes! On les entend sans cesse confondre un penchant involontaire avec une intrigue réfléchie, blâmer le malheur au-lieu de le plaindre, & condamner aussi sévérement la vertu qui combat que la foiblesse qui succombe. Ils ne verroient que ma passion illégitime; ils ne voudroient point voir combien de motifs la justifioient, de quels efforts je l'ai toujours combattue, que de maux elle m'a fait souffrir. Les cruels! qu'ils n'apprennent donc jamais de quel feu dévorant je vécus consumée, ni quel regret précipita ma jeunesse au tombeau. Hélas! que ne pouviez-vous, le jour où vous tous me forciez de donner à un inconnu ma fortune & ma main; que ne

pouviez-vous aussi m'obliger à lui donner mon cœur!

VARMONT A MURVILLE.

Paris, le 17 juin 1782, minuit.

A PEINE ma lettre étoit partie que je me suis repenti de te l'avoir écrite, mon ami. N'attribue la mauvaise humeur dont elle étoit pleine qu'au profond chagrin de la perte que je venois de faire. Je ne pouvois me persuader que la Demoiselle dont tu me parlois fût tombée dans tes mains ; j'imaginois qu'instruit de mon infortune par l'indiscrétion de quelques amis, tu ne voulois que m'en plaisanter ; & delà sont venus les emportemens que je suis très-fâché de m'être permis.

Tes lettres, que j'ai reçues toutes à-la-fois, m'ont d'ailleurs bien prouvé

que je ne te devois plus rien dissimuler. Reçois donc un aveu que je rougissois de te faire. Il est trop vrai que je la connois cette Mademoiselle de Terville ; il est trop vrai que j'ai pris sottement pour elle ce genre d'affection dont tu commences toi-même à ne pouvoir plus te défendre. Mon ami, j'aime pour la premiere fois de ma vie ; & c'est assez te dire que j'aime avec fureur.

Oh ! que je m'applaudis du hasard qui l'a remise au pouvoir de mon meilleur ami ! Je crois, Murville, que sans cette faveur de la fortune, j'allois mourir de désespoir. Hâte-toi de me rendre tout-à-fait le repos, en me remettant la charmante personne. Tu n'en es pas encore aussi follement épris que moi, le bonheur de ta vie entiere ne dépend pas de sa possession. Il m'est impossible, au contraire, de ne pas

l'adorer. Il m'eſt impoſſible de vivre ſans elle.

PREMIER BILLET.

DE VARMONT A MURVILLE.

Trois heures du matin.

ÉCOUTE, Murville, ce n'eſt pas la premiere fois que tu m'as donné ſujet d'admirer ta pénétration : il eſt très-vrai qu'enragé d'amour, j'ai fait de méchans tours à la pauvre enfant. Je te conterai tout cela... dans un moment où je ſerai plus tranquille. Il n'eſt pas moins vrai que je n'ai jamais eu l'intention de lui cauſer un mal véritable. Tu l'as trouvée les *mains déchirées*, le *viſage ſanglant* ! Mon ami, ce n'eſt pas ma faute. Elle devoit être encore, & tu as oublié de me le dire, tranſie de

froid, mouillée jusqu'aux os ! mais c'est qu'elle m'a échappé... par un miracle ! au risque de se noyer cent fois !- Tu verras !... quand je t'apprendrai les moyens dont elle s'est avisée. Au reste, elle s'en est avisée trop tard. Elle m'apppartient. C'est pour cela qu'elle me déteste, ou que du moins elle a l'air de me détester. Tu sais, mon ami, qu'il n'y a que le premier pas qui coûte; à présent que je lui ai fait faire, je suis persuadé qu'elle ne sera pas trop fâchée de se retrouver en mon pouvoir. Cependant, comme le premier abord pourroit l'effaroucher, je me ferai cette violence de ne point aller la chercher moi-même, je vais t'envoyer Lafleur, un domestique qui m'est dévoué. Tu peux la lui remettre en toute sûreté. Tu le peux, & tu le dois, Murville. Je te répete qu'elle

m'appartient, qu'il est désormais impossible que je me passe d'elle.

SECOND BILLET.

DU MÊME AU MÊME.

Cinq heures du matin.

UNE chose m'inquiete, Murville, & je te prie même de vouloir m'éclaircir le fait, parce que rien de ce qui la touche ne peut m'être indifférent. Es-tu bien sûr qu'elle aime son frere autant qu'elle le dit? Moi, j'ai lieu de penser qu'elle regretteroit moins son *départ sur l'escadre*, si ce n'est qu'il étoit le seul homme dont elle pût se faire un protecteur contre moi. Au reste, je ne te veux pas prier de l'étourdir de tout cela; au contraire, oblige-moi de ne lui en jamais parler,

mais rends-moi fidélement tout ce qu'elle t'a dit de ce frere ? Etoit-ce bien lui qui la défendoit contre les périls dont elle se croyoit environnée ? Tu as très-bien senti qu'il n'y avoit que le délire d'une fievre ardente qui pût lui montrer des assassins. Où donc existeroit le monstre capable d'attenter à sa vie ? Il faudroit, comme tu le dis fort bien, que ce fût une *bête féroce*. Féroce, d'une férocité sans exemple ! & bête, d'une bêtise amere ! Car, enfin, quel être à figure humaine pourroit ne pas sentir que la nature ne fait point une si jolie fille pour qu'on l'assassine.

TROISIEME BILLET.

DU MÊME AU MÊME.

Sept heures du matin.

IL me reste encore un sujet de sollicitude, sur lequel tu m'obligerois fort d'interroger Mademoiselle de Terville. Avant de te parvenir, n'est-elle tombée dans les mains de personne? Je serois désolé qu'il lui fût arrivé le moindre accident; mais elle a mérité de grands malheurs. Pourquoi s'enfuir, quand le plus difficile est fait? Pourquoi s'échapper? Elle seroit maintenant si bien où je l'avois mise? Mais tu vas me la rendre. Je vais tout-à-l'heure rappeller mon valet, qui bat la campagne pour mon service. Demain je le fais partir. Mon ami, hâte-toi de

lui remettre ma maîtresse. Il y auroit trop de danger pour moi, qu'elle te restât plus long-temps : tu finirois par te prendre tout-à-fait de belle passion pour elle. Or, je reconnois ta supériorité ; la jeune personne, quand elle auroit goûté de Murville, ne reviendroit peut-être à moi qu'avec plus de répugnance. Au demeurant, je te remercie de ne lui avoir pas dit que je connois le lieu de sa retraite ; il entre assez dans mes projets qu'elle ne sache point que ses charmes vont m'être rendus. Mais dépêche-toi, Murville, il n'y a pas un moment à perdre. Tu l'aimerois, tu lui plairois ! & pourtant je te répete qu'elle m'appartient, que je l'adore, & que j'ai besoin d'elle. »

MURVILLE A DOLERVAL.

Langey, près Saumur, ce 18 juin, 10 heures du soir.

DOLERVAL, ta pauvre sœur m'a écrit hier une pitoyable lettre, qui m'a remué de la tête aux pieds. J'ai vu l'instant que j'allois larmoyer, moi qui, depuis long-temps, me suis fait une raison là-dessus. Avant de me lamenter néanmoins, j'ai sur le champ détaché mon courier. Chien d'homme! c'étoit bien la peine de me crever deux chevaux pour rapporter une aussi méchante nouvelle.

La *Pallas* s'est en effet avisée de couler bas; ces mécréans d'Albion n'ont sauvé que soixante & dix hommes; le reste des soldats & de l'équi-

page eſt, avec le capitaine, à tous les diables.

Il y a plus, on impute ce malheur à Bovile; on l'accuſe d'avoir refuſé d'obéir aux ſignaux. J'ai peine à le croire : Bovile avoit donné plus d'une preuve de ſon reſpect pour la ſubordination. Mais il eſt au fond de la mer, il a tort ! Et puis, il y a long-temps que je l'ai dit; ce Varmont, qui le protégeoit, a fait une ſottiſe : mettre un roturier dans notre marine royale, c'eſt expoſer une femme au milieu d'un bois.

Pour comble de malheur, la maudite frégate qui noyoit l'amant de ma ſœur, n'a-t-elle pas auſſi noyé le frere de ma maîtreſſe ? Et n'ai-je pas eu la maladreſſe d'interroger l'infernal meſſager devant la pauvre enfant ? De maniere que l'une vient de s'évanouir, en at-

tendant que tu portes à l'autre le coup de la mort.

Je te charge-là d'une trifte commiffion, Dolerval; mais envoyer directement cet extrait mortuaire à notre Eléonore, ce feroit auffi vouloir l'enterrer. Je te confie le foin de la préparer à l'excès de fon infortune. Voilà pourtant les doux fruits de cette vertu dont elle s'eft coëffée! Si ta fœur, au-lieu de foupirer durant fept mortelles années fon inutile flamme, eût confacré feulement pendant plufieurs fémaines quelques minutes à la fatisfaire, elle l'eût certainement éteinte, ou furieufement amortie. Car je vous en demande pardon à vous autres gens fenfibles; mais quoique vous en puiffiez dire, le mal d'amour n'eft point incurable, quand on ne dédaigne pas de faire tout ce qu'il faut pour le gué-

rir, bien entendu. Maintenant donc, Bovile eût pris congé de son Eléonore sans qu'elle s'en fût autrement apperçue; ou si l'amante obstinée eût absolument voulu s'en appercevoir, eh bien! n'y a-t-il pas des jeunes gens sur la terre? A quoi seroient-ils bons, si ce n'est à voler au secours des veuves affligées? Un cent ne suffit-il pas? Il en viendra mille. Et sans doute il ne se rencontre point de douleur de femme, si considérable que vous preniez plaisir à l'imaginer, qui tôt ou tard ne cede à une somme raisonnables de consolations. Cependant, avec cette Eléonore, il n'y a pas la moindre ressource. Je me vois réduit à ne lui donner que toi pour adoucir ses peines. Un frere, le beau remede!

Cela fait que je prends de l'humeur, d'autant que toutes les adversités m'ac-

cablent à-la-fois. Tu ſais bien, Dolerval, cette jolie fille? Ce petit ange, comme tu l'appelles? ce petit ange, au maintien ſi modeſte, au regard ſi timide, au minois ſi chaſte, je le croyois vierge. Il n'en eſt rien! l'agréable nouvelle m'en eſt arrivée par la poſte. Là, dis-moi donc à quelle phyſionomie femelle il faudra déſormais ſe fier! J'en ſuis d'un chagrin, d'une colere.... Ah! M. de Varmont n'a qu'à bien ſe tenir!

ÉMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Langey, près Saumur, ce 18 juin, onze heures du ſoir.

ENFIN me voilà ſeule; enfin je puis librement me plaindre & gémir. Je puis confier mes nouvelles peines à ce papier, qui doit un jour te ré-

véler ensemble toutes les rigueurs de ma destinée.

Dorothée, il ne me restoit qu'un appui dans le monde, je l'ai perdu, Bovile est mort.

A ne considérer que la situation où son malheur me laisse, peut-être on pourroit m'excuser de n'être vivement touchée que du mien, peut-être on penseroit que dans un homme à qui je n'appartins qu'un moment, & dont la fin prématurée me livre à mes ennemis, j'ai moins à regretter mon époux que mon protecteur. Mais qu'il a fallu peu de tems au vertueux Bovile, pour pénétrer mon cœur des sentimens de la plus vive reconnoissance & de la plus tendre estime ! Mais avec quelle promptitude l'adversité nous apprend à juger les hommes ! La sœur de Varmont, l'esclave de Murville a-t-elle

besoin de beaucoup d'efforts pour se persuader qu'il en existe peu d'estimables, & qu'il lui faut éternellement pleurer celui qu'elle vient de perdre !

Telle est cependant l'horreur de ma situation, que je me sens presque aussi tourmentée de mes inquiétudes que de mes regrets. Dorothée, que va devenir Emilie ? Poursuivie de la haine de Madame de Varmont, à peine échappée aux fureurs de son frere, veuve aussi-tôt que mariée, forcée de cacher le nom de sa famille & celui de son époux, sans ressources, sans forces, sans expérience, que va-t-elle faire de la funeste liberté qui lui reste. Hélas ! eût-il donc mieux valu que je vécusse, comme toi, dans un éternel esclavage ?

Mais je te parle de ma liberté ! Dorothée, je n'en jouis pas. Ce M.

de Murville me retient priſonniere. Il abuſe à ce point de la foibleſſe de mon ſexe & du malheur de ma poſition. J'eſpere toutefois que celui qui protege les opprimés, ne m'a pas tirée des mains d'un parricide pour me laiſſer aux mains d'un ſuborneur. Que mes forces reviennent, je tromperai la vigilance de mon tyran. Je verrai, je chercherai, je m'informerai. Quoi donc! n'y avoit-il ſur la terre qu'un homme délicat & généreux? ne pourrois-je plus rencontrer de Bovile? Aſſurément je ne veux ſolliciter l'aviliſſante pitié de perſonne. Mais pourquoi rougirois-je d'implorer l'humanité compâtiſſante des gens vraiment ſenſibles? Et d'ailleurs ne trouverai-je pas, comme tant d'autres, à ſubſiſter du travail de mes mains? les plus groſſiers travaux ne m'effrayeroient point. Mon courage

me les auroit fait entreprendre, l'habitude me les feroit ſupporter. Enfin, je me ſens capable de tout ſouffrir, excepté la honte du vice. Va, Dorothée, ſois tranquille, un rayon d'eſpérance eſt rentré dens mon ame; & quoi qu'il puiſſe arriver, ma patience ne m'abandonnera point.

MURVILLE A VARMONT.

Langey, près Saumur, le 20 juin 82. Minuit.

ELLE t'appartient? L'outrage eſt conſommé? ſes appas ſont flétris? Allons! reprends-là. Je n'en veux point; elle n'eſt plus digne de moi. Qu'il paroiſſe ton *ambaſſadeur laquais*, je lui rends la petite princeſſe écloppée; & que cinq cents diableſſes écloppent le Bulgare qui l'écloppa.

LE

LE MÊME AU MÊME.

Le 20, 5 heures du matin.

QUOI! vraiment tu as eu le courage de profaner tant de charmes? Quoi! sa modestie craintive, sa naïve pudeur, n'ont pu réprimer tes insolens desirs? Les prieres d'une enfant, ses larmes si touchantes, ne t'ont pas attendri?.... Mais il étoit bien question de prieres & de larmes, Mademoiselle! Il falloit pincer, égratigner, mordre, crier, jurer même! Il falloit vous démener comme trente petits diables. Il falloit!.... il falloit plutôt mourir que de supporter cela!.... Mais Mademoiselle ne s'en va qu'après! Vous n'êtes donc qu'une petite sotte, avec vos grands yeux spirituels?

Que dis-je ? Je dois n'accuser que toi, farouche Varmont. Toi seul es coupable. Le moyen que cette frêle miniature ait pu résister seulement un quart-d'heure aux efforts de ta lourde masse. Tu l'as opprimée, écrasée, assassinée ! dans la force du terme assassinée ! c'est un vrai guet-à-pens que ceci ! pauvre fille, charmante enfant !.. Quand je la regarde plus attentivement, & que je me représente ta platte figure dans ses bras, j'entre en fureur ! Oui, pour rien alors je te la renverrois ; mais en même-tems, je sauterois sur mon épée, que je t'irois planter à travers le corps.

Des violences, des noirceurs, des scélératesses, voilà tout ce que vous savez pratiquer, vous autres. Vous ordonnez, quand il faudroit solliciter ; au-lieu d'obtenir, vous arrachez ; le beau mérite ! Il n'y a point de por-

teur de chaises qui n'en puisse faire autant !

Mais flatter la douleur d'un enfant afin de l'endormir, caresser son amour-propre pour l'égarer, ses préjugés pour les détruire, sa vertu pour l'humaniser, exciter sa reconnoissance par de prétendus bienfaits, sa tendresse par une sensibilité feinte, sa confiance par des respects prudemment soutenus, sa générosité par un désintéressement sans bornes ; ses desirs même par des transports quelquefois échappés, mais aussi-tôt contenus ; pénétrer peu-à-peu ce jeune cœur de mille feux dévorans, sans cesse attisés & réprimés sans cesse ; réduire enfin l'adorable personne, je ne dis pas à se rendre, mais à se donner, mais à se jetter dans vos bras, mais à vous prodiguer elle-même les trésors de ses charmes,

voilà, voilà le chef-dœuvre de l'art ! & c'eſt ce que j'entreprends.

Je ſens bien que ce ſera long ; mais, réflexion faite, j'ai le temps. Aſſez d'intrigues ordinaires ont fatigué ma jeuneſſe, je veux la repoſer dans les langueurs d'un engagement preſque ſérieux, je veux eſſayer d'une eſpece de paſſion. Et d'ailleurs, quel prix je recevrai de mes travaux glorieux ! Jamais plus belle épreuve n'aura été tentée ſur un ſujet ſi beau !

Ainſi, Varmont, tu vois que me dépêcher ton confident-laquais, ce ſeroit lui faire entreprendre une inutile promenade. Il eſt impoſſible que je ne garde pas la jolie fille.

Je crois vous entendre crier ? Voyons ! voyons vos raiſons ! Vous avez beſoin d'elle ? dites-vous. Ah ! des beſoins phyſiques ! Fi donc ! moi, c'eſt moralement que je ne puis m'en

passer. Vous en êtes épris? Je le suis cent fois davantage. Je brûle en même-temps de l'amour qu'elle m'inspire, & de l'amour qu'elle doit m'inspirer. Enfin, vous m'osez soutenir qu'elle vous appartient? mais vous mentez. A-t-on jamais dit d'un effet volé, qu'il fût le bien du voleur?

Non, non, M. de Varmont! tu auras beau prier, conjurer, demander pardon, multiplier les bassesses, c'est un parti pris, je ne la rends pas.

Au reste, en attendant que j'aie le loisir de répondre aux insignifiantes questions dont tu m'assommes, je consens à recevoir tes excuses, & même ton hommage. Je ne sais pourtant si vraiment c'est un compliment que tu prétends faire à Morville, quand tu daignes le reconnoître supérieur à Varmont. Quoi qu'il en soit, je veux

bien user d'indulgence; mais quant à la jolie fille, je ne la rends pas.

DU MÊME AU MÊME.

Le 24 juin 1782.

S'IL te restoit quelques doutes sur ma véracité, mon cher ami, ton confident pourra les éclaircir; ton confident pourra t'affirmer que la petite ne t'aime pas du tout.

Malgré le ridicule travestissement de ton valet, elle l'a cru reconnoître; & ses cris ont rempli le château. L'aimable fille embrassoit mes genoux; il n'y a point là d'hyperbole! Elle embrassoit mes genoux, en me suppliant de ne point la livrer à son plus mortel ennemi. Je n'avois garde! son meilleur ami ne l'eût pas obtenue. Néanmoins

ton digne émissaire, après avoir inutilement essayé toutes les plus lâches supplications dont un laquais puisse s'aviser, n'a-t-il pas voulu tout-à-coup s'environner de la majesté d'un ambassadeur ! Comme ce Romain qui portoit, dans le pan de sa robe, la guerre & la paix, M. Lafleur a fiérement retourné ses poches; & soudain tous les fléaux possibles en sont sortis, sous la forme d'un petit cartel, écrit de ta main. J'ai d'abord reçu le manifeste avec le respect convenable ; mais ton envoyé s'étant permis quelques insolences, je me suis demandé, si je n'allois pas commencer les hostilités, en faisant tout doucement descendre par les fenêtres ce spectre diplomatique. Heureusement il n'a fallu qu'un souffle de la jolie fille pour m'en débarrasser. Elle lui a crié : *Monstre, si tu ne sors à*

l'inſtant, je vais tout découvrir ! A l'inſtant le monſtre eſt forti.

Et moi, revenu de mon épouvante, j'ai lu, relu, médité ton billet. Varmont, ton billet m'a dit que tu étois devenu bien malade, ou bien malin. Malade, ſi véritablement tu veux t'expoſer, pour la jolie fille, a te faire couper les oreilles par ton bon ami. Malin, ſi tu ne me propoſes ce rendez-vous ſur la frontiere, qu'afin de m'éloigner de la chere enfant. Quoi qu'il en ſoit, je me tiens pour averti ; de quelque danger que l'avenir me menace, je m'obſtine à défendre ici le tréſor dont il m'eſt plus que jamais impoſſible de me déſaiſir. Si, de ton côté, tu perſiſtes dans le deſſein de me l'enlever, arrive, mon cher, arrive. Murville t'attendra de pied ferme : ainſi chacun de nous fera ſon rôle ; ce

n'eſt pas celui qu'on attaque qui doit ſe déplacer.

Veux-tu cependant ſuivre un bon conſeil, Varmont : reſte chez toi. Ne viens pas juſqu'au pied de mon boulingrin défier ma vaillance. Je ſais que tu brilles dans l'art de l'eſcrime; mais, ſoit dit ſans rodomontade, je m'y ſuis quelquefois diſtingué. Tiens, mon ami, tous les ſujets de notre trempe ſont forcés au ſpadaſſinage. Le ſpadaſſinage ne ſeroit bientôt qu'un amuſement frivole & mépriſable, s'il nous étoit ſeulement conſeillé par le chevalereſque honneur dont nous faiſons tant de tapage. Pour ſe pénétrer de toute l'eſtime qu'il mérite, il faut le conſidérer ſous ſes rapports utiles. C'eſt à lui que nous devons le bonheur d'entreprendre & d'accomplir impunément ces roueries, qui ſont nos gentilleſſes de chaque jour, & que

nous ne pourrions bientôt plus nous permettre, si nous demeurions, comme le troupeau des honnêtes gens, platement soumis aux regles de la justice ordinaire. Assurément il est de toute nécessité, qu'au besoin nous puissions dire à tel homme qui seroit tenté de faire du bruit : Oui, Monsieur, je me suis habilement approprié votre fortune au jeu; j'ai publiquement insulté votre femme au bal; j'ai séduit votre fille, enlevé votre sœur; je vous ai par-dessus tout, baffoué, honni, affiché, il ne me restoit plus qu'à vous souffletter, je viens de le faire; & tout cela vous le trouverez bon, ou je vous tuerai. C'est donc une excellente invention pour nous, que celle qui met sans cesse les préjugés en contradiction avec les loix; & plaçant la force au-dessus de toute autorité, nous dispense d'avoir des vertus & des

mœurs, pourvu que nous ayons une épée. Tu fais donc très-bien de te pavaner de la tienne ; & même j'en conviens, tu vas la croire plus redoutable que celle de Murville, si tu suis mes raisonnemens dans leur rigueur absolue. Cependant prends-y garde. Quand tu me fis hasarder le premier pas dans l'orniere du libertinage, je me dis qu'un jour peut-être je ne pourrois me défendre d'entrer dans celle du vice, à ton exemple aussi ; & qu'enfin si le diable me tentoit, je finirois par vouloir t'y précéder. En conséquence, je pris mes mesures. Crois-moi, Varmont, réserve ton intrépidité pour une occasion moins douteuse ! entre corsaires, il n'y a jamais que des coups à gagner.

Sur-tout ne me renvoie pas Lafleur. Il doit, pour son propre compte, se soucier très-peu de revenir, & je serai,

de mon côté, fort aise de ne le plus revoir. Déjà vingt fois la jeune personne m'avoit demandé sa liberté ; juge combien elle est devenue plus pressante, depuis que ce voyage du laquais l'a menacée d'un voyage du maître. Comment donc ! ne vouloit-elle pas, ce matin, sortir par la route que ton ambassadeur a pensé prendre hier ? Il a fallu s'y opposer ; le saut que j'aurois trouvé plaisant pour le gros garçon, m'a paru dangereux pour la jolie fille. Aussi j'ai fait griller les fenêtres de son appartement. Néanmoins cette attention, que l'ingrate appelle de la tyrannie, recule mes affaires au-lieu de les avancer. Varmont, laisse-moi tranquille. Voudrois-tu, ne pouvant empêcher mon bonheur, te procurer la maligne consolation de le retarder ? cela seroit misérable ! Ah ! je t'en prie, je t'en prie, laisse-moi

moi tranquille, & sur-tout ne me renvoie pas ce pauvre Lafleur!

Ecoute, s'il ose reparoître ici, je t'avertis qu'il ne sortira plus qu'après m'avoir déclaré tout ce que la jeune fille, hors d'elle-même, alloit découvrir, si ton sage confident ne s'étoit hâté de prévenir, par sa fuite, un aveu dont la seule menace l'avoit terriblement effrayé. Varmont, c'est déjà quelque chose sans doute que de violer une fille, mais tous les jours il arrive qu'une action, belle en elle-même, se trouve encore accompagnée d'une infinité de circonstances qui contribuent singuliérement à en aggraver le mérite. Or, tout semble se réunir pour me persuader que, dans ton affaire avec Mademoiselle de Terville, les formes sont dignes du fonds. Il paroît que tu t'es surpassé toi-même, car enfin, dans ta derniere lettre,

dans cette lettre si peu faite pour m'éclairer, aussi-tôt suivie d'un monde de billets non moins insignifians, mais ou l'art qui veut être naturel se montre à chaque ligne; dans toute cette paperasse indigeste, il n'y avoit pas un mot, pas un seul mot qui m'annonçât le moins du monde que ton intention pût être jamais de me confier les détails de ce nouveau mystere d'iniquité. Ne m'oblige donc pas à l'approfondir. Varmont, quoique tu sois beaucoup plus jeune que moi, tu m'as donné, dans l'orniere dont je parlois tout-à-l'heure, d'épouvantables exemples: que sais-je? les grandes leçons que cette aventure-ci fourniroit, se trouveroient peut-être trop fortes pour ton disciple! oui, je craindrois que tu n'eusses forcé la dose au point de m'en dégoûter. Varmont, Varmont, laisse-moi tranquille, je

t'en prie; & sur-tout ne me renvoie pas Lafleur.

MURVILLE A DOLERVAL.

De Langey, le 24 juin.

EH ! bienfaisante apoplexie, que n'emportiez-vous le vieillard quelques années plutôt ! ou toi, farouche océan, que ne dévorois-tu le jeune homme quelques années plus tard ! Ce qui me passe, c'est que Bovile ait si mal-adroitement pris congé d'Eléonore, à l'époque précise où son éternel d'Etioles alloit enfin se décider à nous dire un bel & bon adieu. L'amour fait rarement de ces sottises-là Pourtant voilà notre charmante sœur doublement veuve, mon cher Dolerval ! La plaindrons-nous ? ma foi, je ne sais. Si d'une part, il faut pleurer, de

l'autre on peut sourire. Elle est privée d'un amant, mais débarrassée d'un mari. Allons, je soupçonne qu'à tout prendre, les événemens heureux & sinistres se balancent dans la vie; il y a, je le vois bien, une providence.

Fais donc à ma chere Eléonore, si pourtant tu le juges convenable, deux complimens de ma part : l'un de condoléance, & l'autre de congratulation.

Tu peux, mon cher Doleval, sans que je m'en scandalise, m'en adresser de tout pareils. Je ne sais vraiment si je suis à féliciter ou à plaindre. Cette sensibilité que tu me vantes, seroit-elle un vice de notre sang, un mal héréditaire, un mal de famille, que j'aurois seulement adouci par des palliatifs, mais dont le germe me seroit demeuré? D'honneur, je le sens qui se développe! Il m'incommode,

il gêne ma reſpiration. C'eſt auprès de la jolie fille que les ſuffocations me prennent. C'eſt-là que, dans ma ſurpriſe extrême, je m'entends ſoupirer. C'eſt-là que je ſurprends, ſur ma figure autrefois ſi gaie, des airs; oh, les airs d'un homme tout-à-fait attaqué de ta maladie! L'adroite perſonne qui s'apperçoit de mon mal-aiſe, tâche d'en abuſer. Elle me demande que je lui rende ſa liberté; car, je ne ſais pas ſi je te l'ai dit, mais je la tiens, l'enchantereſſe, ſous la clef. Voilà que tu te récries! Eh bien, connois-tu quelque moyen plus ſûr de garder un *ange* malgré lui? Cependant revenons: elle demande, & je refuſe. Sa voix, devenue plus douce encore, me prie, me ſupplie; je ſens ton imbécille frere s'émouvoir. Une larme, une ſeule larme vient à s'échapper de ſes yeux; & les miens....

oui, ma foi, les miens sont prêts à s'humecter ! Cet état m'inquiete, il me lasse, il m'indigne ! Et pourtant il faut que je l'avoue, je trouve qu'il n'est pas sans quelques douceurs.

Ah ! néanmoins, si la Demoiselle prétend ainsi continuer à me tourner la tête, je profiterai quelque matin d'un beau moment de courage ; & peut-être qu'en brusquant l'aventure, je finirai le roman.

VARMONT A LAFLEUR.

Paris, ce 28 juin 1782.

J'EN étois sûr ; il n'y avoit pas moyen d'en douter. Cependant, vous qui venez de voir & d'entendre, vous balancez ? En effet, c'est bien la peine de vous cacher dans les environs, pour y rester oisif ? Vous

me demandez de nouvelles inſtructions? Mais ne vous ai-je pas, avant votre départ, donné toutes celles qui pourroient vous devenir néceſſaires? N'ai-je pas ſingulièrement prévu l'embarras où vous vous trouvez? Avez-vous oublié que ce cartel n'étoit rien moins que ſérieux, puiſqu'il s'agiſſoit de l'employer ſeulement comme un dernier moyen peut-être capable de déterminer notre homme, en l'intimidant? Pourquoi donc ſemblez-vous attendre que j'aille me compromettre en féraillant avec lui? Cette reſſource ne peut être bonne, qu'après que vous aurez vainement eſſayé toutes les autres. Sans doute, nous nous vengerons de l'inſolent qui vous a maltraité, mais il faut, avant tout, que le plus inſtant s'accompliſſe.

S'il étoit encore queſtion de faire le premier pas, maintenant que je

ſuis averti par les inquiétudes qui me dévorent, je balancerois peut-être. Mais ce que l'intérêt de ma fortune a d'abord ſeul obtenu, puis-je à préſent le refuſer à l'intérêt plus preſſant de notre ſûreté commune? Ne ſentez-vous pas ce qu'il y a d'effrayant dans ces mots : *ſi tu ne ſors à l'inſtant, je vais tout découvrir?* Imbécille que vous êtes! parle-t-on de découvrir quelque choſe, quand on ne fait rien? Que nous importe comment on a tout découvert? Ce qui preſſe, c'eſt de faire enſorte qu'on ne puiſſe plus rien découvrir.

Agiſſez donc. Vous avez de l'argent & des armes. L'exécution de mon projet vous a paru facile. Hâtez-vous. Il n'y a pas un moment à perdre. Tôt ou tard il arriveroit que ce que vous auriez manqué ne nous manqueroit pas. Ayez un peu de

courage : rendez à la terre ce que les eaux ont si malheureusement rejetté.

MURVILLE A DOLERVAL.

Langey, près Saumur, le 4 juillet 1782 ; 10 heures du matin.

PLAINS-MOI, Dolerval. Un homme d'esprit pourroit-il quelque chose contre les embûches d'un scélérat ou les ruses d'une fille ? Il n'y a rien de plus adroit que l'une ; il n'y a rien de si heureux que l'autre. Lequel a pu corrompre mon valet-de-chambre ? Je l'ignore ; ce que je sais trop bien, c'est que le fripon de Marcel est parti cette nuit avec ma prisonniere, qu'il a délivrée ; d'où je conclus très-habilement, que l'ingrate Terville me fuit, si ce n'est pas le déloyal Varmont qui l'emporte.

J'aurois, en un tel abandon, besoin de toute ma gaieté : la cruelle aussi me délaisse. Jamais événement ne me sembla si peu fait pour m'amuser : jamais revers ne me parut moins supportable. Je sens au dedans de moi quelque chose qui gémit. Est-ce l'amour-propre ? Est-ce l'amour ? Devine-le, Dolerval ; je ne suis pas en ce moment-ci plus pressé de te l'avouer, que de me l'avouer à moi-même.

Une chose encore me désole : il faut que j'aille tout-à-l'heure à Brest, j'en viens de recevoir l'ordre ; & peut-être va-t-on m'embarquer pour toute la campagne. Ainsi je ne puis moi-même voler sur les traces de la fugitive ou du ravisseur ; mais au moins j'envoye s'établir à Paris, dans le voisinage de M. de Varmont, un homme qui saura me dire si la pau-

vre petite eſt retombée dans les mains de celui qu'elle déteſte. En ce cas, je tâcherois d'être plus habile à reprendre mon bien, que je ne le fus à le conſerver.

Adieu, mon bon petit frere ; embraſſe Eléonore de la part de Murville. Je l'aime davantage, à préſent que nos deſtinées ſont à-peu-près pareilles : elle a perdu comme moi l'objet de ſes tendreſſes, je tremble comme elle d'être inconſolable. Tout cela vient de ce que nous ſommes, elle & moi, trop ſenſibles & trop vertueux. Prends garde à toi, Doleval.

LAFLEUR A VARMONT.

Blois, le 2 juillet 1782, 6 heures du soir.

Que Monsieur se tranquillise, personne ne peut plus rien dire, c'est fini.

Marcel a demandé beaucoup d'argent; j'ai donné tout ce qu'il a voulu; Monsieur ne pouvoit pas marchander pour un si bon coup. Dès que la cage a été ouverte, l'oiseau en est sorti de lui-même; j'en suis resté quelque tems fort embarrassé, parce que Marcel s'enfuyoit avec nous; mais il nous a quitté à quelques lieues de Saumur. C'est à la pointe du jour, dans un petit bois, près de Tours, que l'oiseau a fait entendre son dernier chant; je l'ai laissé sous des feuilles mortes.

Cependant, c'est de Blois que j'écris

cris à Monsieur, parce que j'y suis malade. C'est un ouvrage bien terrible que celui dont Monsieur m'a chargé. Il m'a fallu tout mon courage pour l'achever. Je suis persuadé que Monsieur lui-même, qui est, sans contredit, plus aguerri que moi, n'auroit pu, sans frémir, terminer cette affaire-là. Cet oiseau avoit un si joli plumage & une voix si douce! J'en suis tout ému, tout tremblant, bien malade. Monsieur devroit en conscience, au-lieu de cinq cents louis qu'il m'avoit promis, m'en donner mille; & je lui jure bien que quand même il m'en offriroit encore quatre fois autant, je ne voudrois pas recommencer.

ÉMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Du presbytere de St. Cyr, près de Tours, le 5 Août 1782, 7 heures du soir.

LA consolation d'un seul doute ne m'est plus permise, ma chere Dorothée: l'infâme Varmont a consommé tous ses forfaits.

Depuis quelques jours, plus vivement pressée des outrageantes propositions de M. de Murville, j'essayois vainement de gagner son valet-de-chambre, à qui les clefs de ma prison étoient confiées. Juge combien je redoublai d'efforts, lorsqu'un messager de Lafleur, chargé de la part de Varmont de me redemander à Murville, m'eut appris que mon ennemi vouloit sans doute, à quelque prix que ce fût, accomplir ses desseins

exécrables. Mes ſollicitations, devenues plus fréquentes & plus vives, parurent enfin toucher Marcel. Nous convinmes, dans la journée d'avant-hier, que je me tiendrois prête à m'évader au milieu de la nuit ſuivante. Il vint en effet, il m'ouvrit les portes de mon appartement, & la précaution qu'il avoit priſe de ne point apporter de lumiere, me parut toute ſimple. Nous deſcendîmes ſans bruit, nous nous hâtâmes de traverſer le jardin, à la petite porte duquel je fus d'abord ſurpriſe de trouver un cabriolet. Marcel, qui vit combien cette attention m'étonnoit, me dit, du ton le plus naturel : il faut que vous quittiez les environs de ce château, le plus promptement poſſible. A pied, ſur une grande route, au milieu de la nuit, vous ne pourriez aller bien loin, je vais donc vous conduire à

quelques lieues d'ici; mais je vous laisserai dès qu'il fera jour : alors vous deviendrez ce que vous pourrez. Tranquille sur ce peu de mots, je me plaçai dans la voiture, Marcel monta derriere; & j'étois si troublée de ma joie, que je n'eus pas même la présence d'esprit de me demander quel pouvoit être le postillon qui nous conduisoit. Hélas! je le reconnus aux premiers rayons de l'aurore.

Nous étions dans un bois, Marcel venoit de quitter la voiture. Je commençois à me sentir inquiete, en me voyant, pour ainsi dire, à la discrétion d'un inconnu. Tout-à-coup ce postillon quitte la grande route, & s'enfonce dans un chemin de traverse. J'ai peur & je crie. Il tourne la tête, & m'adresse ces mots : *si vous ne gardez un profond silence, je vous tue.* Dorothée, figure-toi mon saisissement!

Je reconnois les traits & la voix de ce cruel domestique, dont l'apparition au château de Murville m'avoit tant effrayée, quelques jours auparavant. Ma vue se trouble, une sueur froide coule sur mon front, je reste immobile d'effroi dans ce cabriolet qui me conduit aux lieux où sans doute un parricide prépare mon trépas.

A peine avons-nous fait trente pas, nous voilà dans un endroit plus sombre; Lafleur arrête ses chevaux, des cris perçans m'éhappent; il fait un geste menaçant, la peur aussi-tôt glace ma voix; mais apparemment qu'il y a dans mon air & dans mon attitude, quelque chose d'assez touchant pour fléchir un barbare. Il repart; hélas! c'est pour reprendre bientôt ses cruelles résolutions, c'est pour me rendre vingt fois en un quart-d'heure mes

transses mortelles. A chaque instant il rallentit le pas de ses chevaux, il tourne la tête, il jette sur sa victime des regards pleins de férocité. Moi, qui ne dois plus espérer qu'en sa compassion, je suis à genoux dans la fatale voiture; je présente à mon assassin mon visage baigné de larmes, je lui tends mes mains jointes. Ce déchirant spectacle paroît toujours l'émouvoir; mais l'impression de la pitié dure si peu, qu'enfin le crime doit s'accomplir. Du moins j'en suis persuadée, & je meurs mille fois avant de recevoir le coup de la mort.

Lafleur vient de s'armer d'un plus farouche courage, il a mis pied à terre, & de peur que ma vue ne le fléchisse encore, il détourne les yeux en venant à moi. Cependant je me précipite hors de la voiture, au devant de ses coups; mes regards

cherchent les ſiens ; il a pu me voir, il ne peut me frapper. Auſſi-tôt je tombe à ſes pieds, j'embraſſe ſes genoux, je m'écrie : non, non ami, tu ne le feras pas ! Tu n'es pas impitoyable comme le cruel qui t'envoie. Es-tu fait pour exécuter les atrocités qu'il commande, toi qui me tendois, au moment du naufrage, une main ſecourable ? Laiſſe, laiſſe exécuter le crime à celui qui me replongea dans les flots. Pourrois-tu craindre que je te vouluſſe jamais compromettre, moi qui lui pardonnois, moi qui, pour aſſurer l'impunité de ſes ſcélérateſſes, conſentois à cacher mon ſort & mon nom ! Va, j'y conſens encore. Je vivrai dans quelque village ignoré, j'y enſevelirai ma miſere & mes infortunes, jamais on n'entendra parler d'Emilie de Varmont : je te le promets, je te le jure par ce qu'il y a de

plus facré. Cependant, retourne au barbare qui t'envoyoit, dis-lui que fa fœur n'eft plus. Va ! qu'il fe réjouiffe de ma fin déplorable, qu'il s'enrichiffe de mes dépouilles ; & moi, je me fouviendrai toujours que quand il a voulu ma vie, c'eft toi qui me l'as laiffée.

Lafleur, tandis que je m'efforce ainfi de réveiller dans fon cœur un fentiment d'humanité, paroît fucceffivement combattu de plufieurs paffions contraires. Je l'obferve avec cette attention rapide, mais profonde, dont le péril nous rend capables. Sur fa figure, où fe peignoit d'abord toute l'audace du défefpoir, je n'apperçois plus que les irréfolutions de l'inquiétude. Heureufement la pitié fuccede prefque auffi-tôt, & la pitié vient d'amener le repentir. L'heure eft enfin venue où, s'il lui reftoit affez de force pour parler, mon affaffin me de-

manderoit grace à ſon tour : ſon bras levé retombe, le poignard échappe à ſa main. Je me releve, prompte à ſaiſir le moment qui me ſauve ; je cours au haſard dans l'épaiſſeur du bois ; je me précipite devant moi, cherchant un aſyle. Bientôt réduite à reprendre haleine, je veux & ne puis m'empêcher de tourner les yeux vers l'objet de mon épouvante. Il eſt encore immobile à la place où je l'ai laiſſé ; mais pourquoi ſa tête a-t-elle changé d'attitude ? pourquoi ſes regards ſont-ils attachés ſur mes pas ? Le ſentiment d'un danger qui peut renaître m'invite à reprendre ma courſe ; la peur me rend des forces, & cette fois je ne m'arrête qu'à l'inſtant où je ſuis pleinement raſſurée par le bruit d'une voiture qui s'éloigne au grand galop.

C'eſt alors que, me ſentant prête à défaillir, je me laiſſe tomber ſur la terre arroſée de mes pleurs. C'eſt alors qu'avec un cri de malédiction contre l'impie que la ſoif de mon ſang dévore, j'éleve mille actions de graces vers celui qui tôt ou tard ſauve les foibles de l'oppreſſion des méchans. Mon ame auſſi-tôt ſe pénetre de la joie qui ſuccede à l'épouvante, au moment d'un grand péril heureuſement évanoui. Je m'applaudis de l'épreuve ſi douloureuſe que je viens de ſubir, puiſqu'enfin cette épreuve eſt la derniere, puiſqu'à ce prix je recouvre toute ma liberté, puiſque ainſi j'échappe en même-temps & pour toujours aux fureurs d'un frere déteſtable, aux perſécutions d'un indigne amant.

Cependant, où porter mes pas, comment pourvoir à ma ſubſiſtance;

Hélas ! à qui la demander ? Quoi donc, une infortunée qui n'a point mérité ses peines chercheroit-elle vainement un asyle ? N'est-ce pas pour me conduire au port, qu'elle m'a soutenue pendant un long orage, cette providence éternellement juste qui veille sur les malheureux ? Permettroit-elle que tous les maux de l'humanité fussent ensemble épuisés sur mon innocente jeunesse ? Ne me doit-elle pas, après tant de souffrances, quelque retraite honorable & sûre, où, dans l'obscurité d'une vie laborieuse, je trouve, sinon le bonheur, du moins quelque tranquillité ?

Ainsi mes réflexions me rendent l'espérance & le courage. Je marche, pleine de confiance, vers ces lieux inconnus où m'attend un moins déplorable sort. Le bois que je suis est bientôt parcouru dans toute sa longueur.

Me voilà ſur la grande route, & non loin de moi je découvre pluſieurs clochers qui m'annoncent un nombre aſſez conſidérable d'habitations. Mais bientôt je crois m'appercevoir que la maſſe des maiſons eſt diviſée de ſorte qu'il exiſte, auprès d'une ville, un village. Celui-ci me paroît, plus que celle-là, convenable à ma ſituation. Dans un village je ferai mieux cachée ſans doute ; & d'ailleurs, c'eſt là que je trouverai plutôt ces vertus hoſpitalieres, compagnes ordinaires de la ſimplicité des mœurs. Déterminée par ces conſidérations, je laiſſe la ville de *Tours* ſur ma gauche, j'entre dans le hameau de *Saint-Cyr*, je frappe à la porte du presbytere.

Un jeune homme vient me l'ouvrir. Je voudrois, lui dis-je, parler à M. le curé. — Parlez-moi donc, Mademoiſelle, car c'eſt mon nom que vous

vous avez dit. — Monsieur, n'avez-vous pas besoin d'une servante? — Ce ne sont pas les besoins qui me manquent, Mademoiselle; ce sont les moyens : ceux qui vous adressent à moi ne savent donc pas ce que c'est qu'un pauvre diable à portion congrue? — Quoi! vous me refuseriez un asyle! il n'y auroit pas chez vous une place pour moi? — De la place? tant que vous voudrez! mais des provisions? fort peu; & de l'argent? pas du tout. — Je ne demande que du travail & du pain. — Du pain? Je n'en ai pas trop non plus, pourtant je ne refuse pas de partager avec vous. Nous y pourrons même ajouter, par ci par là, des légumes, du laitage & des œufs; mais souvenez-vous bien que c'est le pain qui fait le fond de ma cuisine. Vous parlez d'être ma servante? poursuivit-il en me regardant

avec plus d'attention : cependant, si j'en crois votre mise & votre air, vous n'êtes pas faite pour une condition ?.... — Je l'interrompis : la plus obscure sera la meilleure, Monsieur. —Ecoutez, reprit-il avec autant de douceur que de gaité : vous me paroissez pleine de bonne volonté ; néanmoins quoique vous puissiez dire, vous me semblez aussi délicate que jolie. Je pense que le grossier tracas du ménage vous embarrasseroit trop. Je m'en charge, j'y suis accoutumé ; mais vous m'aiderez dans les petits détails du jardinage ; vous aurez soin de mon linge qui n'est pas très-bon ; & vous savonnerez, l'un à près l'autre, mes deux surplis ; n'est-ce pas ? — Bien volontiers. — Vous m'étonnez, charmante fille ? Je vous répete qu'avec moi vous manquerez de tout ?

Ma chere Dorothée, je regardois

ce jeune homme : sa figure, comme ses discours, m'inspiroit une entiere confiance : Monsieur, finissez mes perplexités, décidez mon sort, recevez-moi chez-vous. — Eh, je n'ai garde de me faire prier, Mademoiselle ! Je ne vous dis tout cela qu'afin que vous soyez bien avertie. Attendez, encore un mot, je vous prie. Vous ne quitteriez plus la maison ? — N'en doutez pas. — Et vous serez ma niece ? — Votre niece, oui, Monsieur, c'est-là tout ce que je desire; je serai votre niece. — Eh bien, vous avez raison. Les plus riches sont quelquefois les plus aimables, mais rarement les plus heureux & les meilleurs. (Il me tendit la main) Entrez, soyez la bien venue ; il y a quelques années que je vous attends. Avec moi vous serez pauvre & sobre ; mais en revanche vous aurez toujours,

si vous me ressemblez, grand appétit, belle humeur & bon cœur.

Dorothée, j'entrai dans le presbytere. Tu commences à respirer, je suis lasse d'écrire : demain je t'apprendrai quels ont été mes entretiens avec l'honnête curé, que je me suis donné pour maître.

Fin du premier Volume.

